

OULAS SAMTCHOUK

MARIYA

roman

OULAS SAMTCHOUK


MARIYA

ROMAN

traduit de l'Ukrainien

All rights reserved

Copyright © 1979 by Ulas Samchuk
Toronto, Canada



AVANT-PROPOS

Ce petit livre, roman d'Oulas Samtchouk intitulé Mariya, se distingue par le fait que ses lecteurs se divisent nettement en ceux qui le reçoivent et l'aiment et ceux qui le renient et voudraient d'une façon ou d'une autre le discréditer. Il est sorti en ukrainien encore en 1934 dans la ville de Lviv, qui était alors sous la domination polonaise, est réédité plusieurs fois pendant les décennies suivantes, et a gagné des admirateurs passionnés. Il n'a jamais pu, pourtant, être publié dans les limites du pays de sa propre langue, et ne le peut pas non plus dans les conditions actuelles.

En 1955 le roman a été publié en traduction française par les Editions du Sablier à Paris, dans des circonstances dramatiques et mystérieuses. Tout de suite après la publication tout le tirage, sauf un nombre négligeable d'exemplaires, est absolument disparu du marché des livres d'une façon inattendue. Les ayants droit au roman se sont rendus à un autre éditeur, les Editions Métal, qui l'a publié une deuxième fois, mais le destin de la première édition s'est répété précisément, jusqu'aux détails.

Les lecteurs pourront apprendre pourquoi cela s'est passé, et pour quelle raison, seulement du contenu même de ce livre. Ils pourront de même déduire correctement pour qui et pour quelle raison il était si important que ce livre n'atteigne pas le lecteur français.

Ce petit livre, d'un auteur inconnu à vous, n'a aucunes autres prétentions ou ambitions, juste un seul désir de dire quelque chose sur une tragédie surhumaine qui a été représentée sur notre planète merveilleuse en 1932-34 dans le pays des ancêtres de l'auteur.

Oulas Samtchouk est né en 1905 dans le village de Dermagne en Ukraine dans une famille de paysans. Il est l'auteur d'un nombre considérable de livres, dont la plupart sont des livres de fiction, et parmi lesquels se distinguent en particulier la trilogie Volhynie, la trilogie Ost, les romans Les Montagnes parlent, Koulak, La Jeunesse de Vassyl Chérémeta, Ce que ne guérit pas le feu, Sur la terre dure, et d'autres. Il est citoyen du Canada et habite à Toronto.

I

Mariya a vécu vingt mille deux cent soixante et un jours. Et autant de fois le soleil s'est levé sur sa vie, autant de fois elle en a éprouvé la jouissance. La lumière, la couleur du ciel, l'odeur de la terre, tout cela ne fait qu'un pour la paysanne.

Avant même que ses yeux de nouvelle-née fussent sensibles à la clarté, elle semblait sentir tout le renouveau de vie qu'apporte chaque aurore sur la terre et parmi les hommes. Elle clamait sa faim, tendait vers sa mère des bras impatients, et tâchait d'ouvrir plus grands ses yeux encore privés de lumière. Mariya devinait de loin les seins gonflés et tièdes et elle les appelait de tout son être.

Penchée sur sa fille qu'elle contemple et allaite avec ravissement, la naïve mère doute presque que ce soit vrai, qu'un tel miracle soit réel, naturel, que ce qui, hier, n'était rien, rien qu'un rêve, le plus beau des rêves, soit aujourd'hui ce petit être si exigeant, si remuant, si plein de vie, un enfant, son enfant... Elle s'émerveille des joues roses, du petit nez en pétale de fleur, des yeux qui ne voient pas

encore, mais qu'elle voit, des yeux immenses qui verront bientôt et qui verront bien, — du front derrière lequel un esprit se cache déjà, qui éclora, fleurira, saura ce qui est bien, ce qui est mal...

Une bouffée d'orgueilleuse joie soulève la poitrine lourde d'Oxana qu'allège goulûment Mariya. Puis cette même poitrine lui donne tout aussitôt une inquiétude : aura-t-elle toujours autant de lait, nourrira-t-elle assez cette enfant qui boit avec délice, avec fureur ? Mariya a beau se gorger, les seins ne sont pas taris. Le lait coule, déborde ; les seins restent durs, tendus, et Oxana se rassure, un sourire clair effleure ses lèvres tandis que la bouche de l'enfant se referme, rassasiée. Autre miracle pour la mère ingénue, ce lait qui deviendra du sang dans les veines de sa fille, qui sculptera les formes de plus en plus fermes de la tendre chair, achèvera l'œuvre mystérieuse de la création.

Les grands phénomènes continuent à s'accomplir : les yeux s'ouvrent à la lumière du soleil, à la connaissance des choses. Tout cela est-il très simple ou très compliqué ? La candide Oxana s'émerveille de jour en jour davantage devant ce chef-d'œuvre que représente l'être humain.



La terre tourne avec les saisons. C'est le printemps. Tout se recrée. Les oiseaux pépient, les fleurs naissent sur les arbres, puis le pollen tombe et fertilise. Les nids se garnissent, les bourgeons paraissent. Le soleil mûrit, vivifie, et c'est l'été.

La pluie cueille les feuilles encore vertes ; il ne reste sur

les arbres que les fruits qui se nuancent de topaze, de rubis, d'améthyste. Les champs de blé courbés par le vent se redressent comme des moines après une longue prière. Les cerises sont gorgées de sang. Les pommes, les prunes, les raisins gonflent et se dorment. On voudrait goûter à tout, manger et boire, boire encore, se saouler du vin de la terre et du soleil.

Avec l'automne, les forêts flamboient, s'incendient de tous les ors et de tous les rouges. Les feuilles rouillées craquent sous les pas. Et c'est enfin le tour du Nord avec l'hiver. La Grande Ourse descend très bas sur l'horizon, les étoiles piquent de gemmes un ciel d'acier. La terre se contracte comme un poing crispé puis se recouvre d'un épais gant blanc.

Tandis que s'accomplissent autour d'elle toutes ces transformations de la nature, la petite Mariya pousse et change, elle aussi. Parfois elle se réveille la nuit, piaille et gesticule, réclame le sein maternel toujours prêt et toujours abondant. A son tour l'enfant se remplit de bonheur et de vie. Puis elle gazouille de plaisir, lève ses jambes jusqu'à son nez, agite ses mains devant ses yeux. Que d'espace en aussi peu d'espace ! Que de choses à découvrir en ce champ d'observation si restreint ! Comment ne pas baver, ne pas babiller et gigoter d'aise devant tout cela ? Et enfin comment ne pas se rendormir en attendant le jour ?

*
*
*

Mariya allait atteindre sa sixième année. De son visage pourtant joli on ne remarquait au premier abord que l'enca-

drement des boucles brunes et la profondeur des yeux étincelants.

Elle appelait sans trêve son père ou sa mère, moins par besoin d'un compagnon de jeu que d'un témoin de sa joie.

Un jour, Oxana se mit à tousser. Elle avait pris froid et ne s'était guère soignée. Les quintes de toux se rapprochèrent, de plus en plus longues et déchirantes. La pauvre femme se tenait la poitrine à deux mains. Ses beaux seins naguère si fermes et pleins de lait tombaient maintenant, inutiles et flétris.

Le père travaillait dans les carrières. Il avait beaucoup à faire, car on commençait à construire des maisons en pierre. Il rentrait tard à la chaumière, ôtait vite ses chaussures et s'asseyait à table. Repas frugal : pain ou pommes de terre en robe des champs. Mariya se plaçait près de lui.

— Papa ?

— Eh quoi, fillette ?

— Je voudrais monter sur vos genoux.

— Viens !

Juchée sur les genoux paternels, l'enfant s'efforçait de rester tranquille. Elle écoutait son père respirer, contemplant les longues moustaches, la longue barbe qui montaient, descendaient, remontaient, redescendaient tandis que se serraient et se desserraient les solides mâchoires du carrier.

« A quoi sert cette grande barbe si douce, sinon à y plonger ses menottes » ?

Mariya devient de moins en moins sage. Elle fouille,

tiraille sans penser que son père est fatigué, soucieux. Il se contente de secouer de temps en temps la tête, mais il ne proteste pas. Il laisse faire l'enfant...

« Papa est bon. Papa est fort », se dit fièrement Mariya. « Il n'y a certainement pas un seul papa comme lui dans le monde entier ».

*
*

Un soir, le carrier n'arrive pas à l'heure habituelle.

— Maman, où est papa ?

— Il casse les pierres.

— Pourquoi ne revient-il pas ?

— Il y a peut-être eu plus de travail aujourd'hui...

Mais Oxana est inquiète. Jamais son mari n'a été tellement en retard.

Soudain, on entend un brouhaha. La jeune femme se précipite dehors et pousse un cri terrible. La porte s'ouvre à nouveau. Des gens entrent, couverts de fine poussière blanche. Ils portent quelque chose de lourd qu'ils déposent sur le banc. Oxana s'écroule en sanglotant près du banc. D'autres gens arrivent ; la pièce est bondée. Tout ce monde se presse autour du poêle, autour de la table, chuchote sans arrêt. Mariya voudrait voir son papa, mais on ne la laisse pas approcher.

Cela dura deux jours. Effrayée, l'enfant appelait son père. Et elle aussi avait faim. Pourquoi l'oubliait-on ainsi ? Personne ne faisait attention à elle. Et au lieu de lui donner à manger, sa mère la saisissait en pleurant dans ses bras,

la serrait contre elle de toutes ses pauvres forces. Mariya avait mal ; elle avait surtout de plus en plus faim. Elle pleurait à son tour, sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour d'elle.

Enfin, de nouveaux venus emportèrent le père. Le soir, on but, on mangea. On rit même. Seule, Oxana ne sortait pas de sa prostration. La tante Katria resta à la maison pour passer la nuit avec elle.

— Maman, où est papa ?

— On l'a emporté.

Et Mariya se met subitement à hurler :

— Papa ! Papa !

Oxana étreint sa fille, la couvre de baisers.

— Ma chérie, ma petite fille, tu n'as plus de papa. La pierre l'a tué...

— Mais où est-il ?

— Sous la terre.

La terre, la pierre, Mariya essaie de comprendre.

— Sous la terre... Ce doit être lourd pour lui.

— Peut-être moins lourd que la vie. Il est peut-être mieux là où il est.

— Alors pourquoi pleurez-vous ?

— Non, mon enfant ; non, ma chérie, je ne pleure plus. Tu vois, c'est fini.

Oxana prend sa fille contre elle, la caresse, l'embrasse. Son visage ruisselle de larmes. Elle sent, elle aussi, le poids d'une pierre qui l'écrase, qui l'étouffe. Elle tousse. Elle a la fièvre.

Elle est bientôt à bout de forces. Ses jambes ne la portent

plus. Il faut qu'elle se couche. Tantôt la tante Katria, tantôt une voisine vient allumer le poêle, prépare une soupe chaude pour la malade et pour Mariya, faire dire à l'enfant : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

La mère demeurait au lit, muette, immobile. Elle ne pleurait plus. Ses yeux immenses fixaient un objet qu'ils ne semblaient pas voir ; son nez s'affinait, ses joues pâlissaient de jour en jour, presque d'heure en heure.

Mariya grimpeait sur les bancs, courait autour du poêle. Mais elle sentait confusément planer quelque chose de mystérieux et de terrible.



Une nuit vint que Mariya, emmenée par les voisins, quitta la chaumière où gisait sa mère. On la conduisit chez sa tante qui se coucha près d'elle. L'enfant s'endormit. A minuit, elle se réveilla en sursaut.

— Maman !

Katria essaya de la calmer. Mais Mariya appelait sans arrêt :

— Maman ! Maman !

— Tais-toi, petite. Tais-toi, chérie, répétait la tante. Maman est sortie ; elle va revenir. Dors, mon enfant.

Mais Mariya sanglotait et criait de plus belle :

— Maman ! Maman ! Maman !

Le matin, on ramena l'enfant dans la chaumière à nouveau pleine d'étrangers. Effarée, affamée, Mariya contemple sa mère étendue sur la table, entourée de cierges

et toute vêtue de blanc¹. La petite n'ose pas pleurer.

« Maman dort... Il ne faut pas la réveiller... Mais pourquoi dort-elle aussi longtemps ?... Pourquoi est-elle sur la table ?... Pourquoi tant de cierges brûlent autour d'elle ?... Pourquoi y a-t-il tant de monde ?... »

Tout cela ne semble pas tellement triste. Mais c'est bien étrange.

Personne ne donna d'explications à Mariya. Les semaines passèrent. L'enfant demandait sa mère, l'attendait. Chaque jour, le soleil se levait, puis se couchait sans que Mariya eût retrouvé sa maman. Elle aussi se levait, se couchait, sans maman. Peu à peu, elle y pensa moins, finit par oublier.



Elle avait été recueillie par la tante Katria qui se montra cordiale et douce avec elle les premiers temps. Mais il y avait sept bouches à nourrir chez la tante Katria, et cela ne permet guère de rester calme et bon. Et encore s'il suffisait de donner à manger pour être tranquille ! Mais les chaussures de l'un sont percées, un autre n'a plus de culotte, le troisième s'est fait mal au pied, la coqueluche du quatrième risque de contaminer les autres... L'oncle Tit se gratte la tête. Peut-être a-t-il des poux. Il est surtout perplexe... Que

1. Chez les orthodoxes, après la toilette des morts on place ceux-ci sur la table. La coutume en est tellement établie que dire de quelqu'un qu'il est sur la table signifie qu'il est mort.

faire avec aussi peu de ressources pour autant de besoins ? Il court de tous côtés, s'efforce de parer au plus urgent, emplit les bouches, comble les trous. Mariya a oublié son père, même sa mère. Mais elle commence à se sentir orpheline.

La gourme, les poux ont eu raison de ses jolies boucles. Ses cheveux se sont collés, forment des baguettes sales autour de sa petite tête ronde couverte de croûtes qui la démangent terriblement. Elle porte une vilaine chemise rapiécée, ne mange pas à sa faim, malgré son trop gros ventre. Elle est mal nourrie de pain noir rassis et de pommes de terre à l'eau partagés avec les poules et le cochon.



Au bout d'un an, sa tante lui fait comprendre que ce régime est encore trop beau. Désormais, Mariya devra gagner son morceau de pain noir et ses pommes de terre bouillies. Aussi jeune soit-elle, elle est solide et bien bâtie. Et quand elle court, la terre sonne sous ses pas ; quand elle crie, on entend sa voix du hameau voisin.

Elle va passer l'été à garder les oies. Elle se lève avec le soleil, roule un chateau de pain sec dans un vieux torchon et part vers la rivière. Ses pieds nus deviennent noirs et durs, meurtris, crevassés. Elle marche péniblement sur la route poussiéreuse, y laisse des traces de sang noir. Puis la rosée de la prairie la rafraîchit un instant pour la brûler plus fort ensuite.

Mais elle n'a guère le temps de prêter attention à ses pieds. Voici une oie qui se faufile à travers la haie dans le

potager d'un voisin. Gare à elle si le paysan l'a vue ! Gare aux coups de fouet !

Mariya oublie ses peines, sa vie rude, car elle n'est pas seule dans la prairie. Il y a aussi parfois ses cousins, et puis Stepan et puis Nicolas, et encore bien d'autres gamins et gamines. On n'est pas là que pour travailler...



A neuf ans, Mariya fut placée chez Martin Zarouba. Elle eut la chance de tomber au service d'un bon maître qui la fit laver, peigner et la nourrit à sa faim.

L'été, elle gardait les bêtes. L'hiver, elle portait l'eau, changeait les litières dans l'étable, aidait à filer la laine ou la filasse, en faisait d'énormes pelotes.

La fillette poussait dru. Son gros ventre était tombé et des boucles soyeuses bordaient à nouveau son charmant visage.

Elle avait à peine douze ans que déjà les garçons la regardaient. En les croisant, elle abaissait de longs cils noirs sur ses yeux incandescents. Et chacun pensait :

« Quelle belle fille ce sera ! »

Elle devint effectivement une belle fille. A quinze ans, elle faisait se retourner les gars. Ils la suivaient, essayaient d'entrer en conversation. Elle ne se laissait pas facilement aborder, avait vite fait d'envoyer au diable les fâcheux. A la messe, les uns ou les autres tentaient de l'approcher, mais elle se faufilait parmi d'autres jeunes filles et riait avec elles du dépit des importuns. Gritko Dibrova, Aniki

Bloba, Stepan Koukartchouk se la disputaient particulièrement.

Le pauvre Stepan est laid, infirme. Ses camarades ne lui ménagent pas les brocards :

— Hou ! le rouquin !

— Hou ! le bancroche !

Enfant, il s'était donné un coup de hache sur le genou droit et sa jambe était restée pliée. Il boite très fort, c'est vrai. Mais est-ce sa faute si Mariya lui plaît comme elle plaît aux autres, à ceux qui ne boitent pas ?



La famille Zarouba possède deux maisons : l'une au village, l'autre en pleins champs. Domaka, la mère de Martin, s'occupe de la maison du village. Elle aime bien Mariya et aurait voulu la garder auprès d'elle. Mais il faut également quelqu'un à la ferme, et d'ailleurs Mariya préfère la vie la plus agreste. Elle est libre d'y courir, d'y chanter à son aise ; et aussi plus à l'abri de l'entreprise des garçons. Si elle n'a besoin de personne pour les remettre à leur place, elle préfère néanmoins les éviter.

Il y a à la ferme dix vaches, six chevaux, des moutons. Les champs sont vastes, bien cultivés. Et la riche terre noire de l'Ukraine fait pousser sans fumier le blé, le houblon, la betterave. Les branches des arbres fruitiers se touchent presque et ploient dans les vergers. Les ruches bourdonnent. A l'automne, les granges regorgent de grain. Les caves sont pleines. Avec deux servantes et quelques valets, le maître

vient tout juste à bout de la besogne. Et il doit en plus louer plusieurs ouvriers pour la moisson.

Leste et forte, Mariya ne craint pas l'ouvrage. Elle moissonne, gerbe derrière les faucheurs et chante comme un grelot. Ses yeux de jais n'ont d'aussi noirs et d'aussi brillant que ses cheveux.

Elle est grande, potelée, appétissante, joyeusement exubérante. Elle chante longtemps encore après le coucher du soleil. Elle aime ces soirées où la voix semble monter mieux et plus haut que pendant le jour. La nuit, il y a les étoiles à qui l'on peut dédier plus particulièrement ses chansons. On peut choisir celles que l'on préfère... Cette préférence crée déjà une affinité, presque un lien. Mariya chante vers les étoiles afin que sa voix aille jusqu'à elles. Elle leur envoie des messages de joie, de foi, de vie. Sa voix gaie, entraînant plane sur les champs, vole et s'élève comme un oiseau, s'éparpille en échos cristallins.

Il arrive cependant à Mariya d'être chagrine. Elle n'a plus alors aucune envie de chanter. Les regrets serrent sa gorge et les larmes montent à ses yeux. Elle est orpheline, c'est sa condition. Être orpheline, cela ne signifie pas seulement être privée de père et de mère, de caresses et de baisers ; cela signifie qu'il faut gagner son pain, — et qu'on ne peut rien faire d'autre que de gagner ce pain et le manger, puis en gagner à nouveau pour en manger encore. Il y a bien les rêves d'amour... Mais Mariya ne songe pas encore à ces choses. Elle se sent l'esprit borné, le cerveau à l'étroit. Elle voudrait de l'espace au-dedans d'elle comme au-dehors... Tandis que les fils et les filles du maître vont s'instruire à

l'école, elle ne sait rien. Eux, les enfants Zarouba et beaucoup d'autres, ont appris pourquoi il tonne et d'où vient l'arc-en-ciel. Ils ont des livres ; ils en ont des tas, certains avec des images. Aux images mêmes, Mariya parfois ne comprend rien. Il paraît que ce sont des formes de pays...

Ils rapportent aussi des chansons nouvelles, souvent des chansons tristes, alors que Mariya ne connaissait que des chansons gaies.

La guitare à la main, le fils aîné de Martin module une romance mélancolique. Comme elle ressemble peu à celles que chante Mariya ! Mais n'est-ce pas cependant pour la servante que joue Roman, le fils du maître ?

— C'est inutile, Roman, dit le père, tu perds ton temps.

Mais le garçon ne désespère pas. Un dimanche, il fait la lecture. Le livre est gros ; l'histoire est merveilleuse et ne finira pas vite. Mariya est émue et contente. Pourtant, si elle disait ce qu'elle pense, les choses ne se passeraient pas comme dans le livre. Elle écoute, pleure, s'essuie les yeux. Roman s'arrête. Elle le prie de continuer. Il est aussi ému qu'elle. Mais lui est ému par elle. Et elle est émue par le livre.

Cela ne plaît guère à Martin. Il prend son fils à part.

— Laisse Mariya tranquille.

Et comme Roman ne semble pas décidé à obtempérer :

— Si tu la touches, tu auras affaire à moi.

La jeune fille ne s'intéressait pas plus à celui-ci qu'aux autres, à tous ceux qui arrivaient de partout pour la courtoiser. Elle riait, blaguait à l'occasion, mais refusait de sortir et de se promener avec aucun d'eux.

Les langues allaient leur train.

— En a-t-elle choisi un ?

— Non, elle ne sait pas.

— Peut-être Nicolas.

— Stepan la serre de près.

— Si Roman y tient, le père Martin n'y pourra rien !

Ne parvenant pas à impressionner directement Mariya, Roman revient à la lecture. Ainsi seulement il peut l'émouvoir. Et il s'émeut à son tour de cet émoi.

— Cherche-t-elle ?

— Non, elle attend.

— Elle n'y pense même pas.

— Que tu dis !



A la deuxième fête de la Sainte Vierge¹, l'accordéon, le petit verre et le saucisson reparaissent. C'est une occasion pour les gars d'approcher les filles et de tenter leur chance. L'eau-de-vie et la danse aidant, on se sent chaud à l'âme et au corps, les gestes s'enhardissent, les aveux partent tout seuls ; les joues rougissent, les pieds deviennent légers, on ne sait plus dans quel monde on se trouve.

C'est Korniy Perepoutko qui tient l'accordéon. Lui aussi travaille chez Martin. Il est svelte, blond, rieur. Sa moustache poussait à peine, — et il n'y a pas si longtemps ! —

1. L'église orthodoxe en compte trois dans l'année : le 15 août, le 1^{er} octobre et le 21 novembre.

qu'il lutinait déjà les filles. Jusqu'à présent, il semble n'en préférer aucune. Mais n'essaie-t-il pas son pouvoir de séduction sur toutes pour être sûr de réussir le jour qu'il aura choisi ? Le bel apprenti amoureux fait pour l'instant danser les autres. Il suit volontiers Mariya des yeux tandis qu'elle martèle le sol de ses pieds agiles.

Et elle ? A t-elle, mieux que chez le maître commun, remarqué les yeux de ciel, les cheveux de blé mûr du gars à l'accordéon ?



Les jours, les semaines passent. Mariya travaille, chante, mange et dort. Elle dort moins bien. Parce qu'elle rêve. Elle mange sans appétit. Et puis elle se sent lasse. Elle ne chante pas non plus comme naguère. Si elle n'avait pas appris des chansons tristes, sans doute ne chanterait-elle plus.

Martin s'aperçoit que Mariya n'est plus aussi allante, plus aussi enjouée. Oh, il ne va pas la gronder, certes ! Il n'a aucun reproche à lui faire, mais il souhaiterait lui venir en aide. Pour cela, au moins faudrait-il savoir ce qu'elle a.

— Qu'as-tu, Mariya ? Pourquoi rougir, pourquoi baisser les yeux ? Tu n'as rien fait de mal, que je sache.

La servante voudrait sans doute répondre. Mais sait-elle elle-même ce qu'elle a ?

Courbatue, agitée, elle se tourne et se retourne sur son lit, cherche en vain le sommeil. Elle se lève, sort sous les

étoiles qui lui semblent moins familières. Comme elle est seule, ce soir, dans la nuit !



Un soir que Mariya tirait de l'eau du puits, ramenant un seau après l'autre, et qu'elle remplissait les abreuvoirs pour le bétail qui revenait du pâturage, une charrette dévala la colline, et Korniy surgit, tirant les guides, derrière la clôture du jardin. Ses dents luisaient dans son visage hâlé, le vent rejetait ses cheveux en arrière.

Mariya qui se hâtait il y a un instant pour achever son travail n'éprouve plus maintenant le besoin d'aller aussi vite. Et bien que les abreuvoirs soient pleins, elle puise encore un seau, lentement, le plus lentement possible.

Korniy a tout le temps de descendre de la charrette et de venir près d'elle. Les mains de la fille tremblent comme des folles, mais elle feint d'être très affairée.

— Veux-tu donner à boire aux chevaux, Mariya ?

— Oui, si tu m'apportes des coraux ¹.

Mariya ne sait pas très bien ce qu'elle dit, elle parle un peu au hasard.

— Tu es toi-même rose comme le corail.

— Tu veux rire !

1. Le costume des jeunes paysannes ukrainiennes se complète de colliers de corail. On en a plus ou moins, à boules plus ou moins grosses, et cela représente parfois aussi une partie de la dot. Mais tout le monde peut en offrir : les parents, les maîtres, même les soupirants. Ici, il faut prendre comme une boutade la réponse de Mariya.

Et c'est elle qui rit.

— Mariya, ne ris pas, ou je t'embrasse !

Elle rit de plus belle. Korniy l'attire à lui, la tient embrassée et boit longuement à ses lèvres de corail. Elle perd le souffle. Elle perd la raison. Elle perd pied au bord du puits. Mais Korniy la retient, ployée comme un roseau, au-dessus de l'eau profonde.

— Voilà !

Et il la remet debout. Mariya reprend ses esprits, regarde autour d'elle. Le monde avait changé.

— Qu'as-tu fait, Korniy ? Si on nous voyait... Si nous étions tombés dans le puits...

Korniy rit à son tour. Tout rit en son visage : ses yeux bleus, ses dents blanches, même ses cheveux au vent.

— On se serait baignés. Et puis qu'on nous regarde si on veut !

Et sur un autre ton :

— Iras-tu samedi à la messe ? ¹

— Avec toi ? Jamais de la vie !

— Iras-tu quand même ?

— J'y vais toujours. J'irai comme toujours.

Korniy ne dit plus rien. Il va faire boire ses chevaux.

1. Il y a une messe orthodoxe tous les samedis soirs et une autre le dimanche matin,



Le samedi suivant, les premiers tintements de la cloche du couvent résonnent comme le soleil va atteindre la ligne d'horizon. Les forêts bleuissent, les oiseaux volent en nuages, les nuages passent comme des oiseaux. Les derniers rayons du soleil caressent la cime des peupliers, accrochent la croix dorée du clocher.

Bam... Bam... le bourdon se répercute à travers la campagne. Les paysans qui achèvent dans les champs le travail du jour écoutent avec respect.

Martin sème du blé. Mariya le suit et pique des repères dans la terre molle. Au son du carillon, le maître s'arrête, ôte sa casquette et se signe trois fois. Mariya se signe aussi et une apparition aux cheveux d'or et aux yeux d'azur passe en elle au même instant. Elle jette un coup d'œil sur ce qu'il reste de terre à ensemer et trouve que ce champ est bien vaste, que le travail est bien lent. Elle voudrait rentrer, avoir le temps de se faire belle pour la messe. Mais il est impossible de partir avant que tout soit fini. La terre ne doit pas attendre le grain. C'est un péché de la faire attendre. Martin marche d'un pas égal, mesuré, et son poing jette les grains dans la terre qui bientôt se refermera sur eux, accumulera en eux les sucs et la senteur du pain futur.

— Tout doux ! Mariya, dit le maître. On ne sème pas à la va-vite.

La servante ralentit à regret sa marche. Ses pieds s'enfoncent davantage dans les sillons. Et derrière elle passent les

hermes qui recouvrent les grains. On atteint la limite du champ, et l'on se retourne sur un nouveau sillon.

Le soleil descend toujours. Il inonde de pourpre un long nuage bas. Mariya regarde le soleil qu'on ne verra bientôt plus et le supplie :

« Soleil, soleil chéri, arrête un peu, ne te presse pas, toi non plus ! Tiens, reste un peu sur ce chêne, repose-toi !

Le bourdon s'est tu. Les voix sont plus sonores dans le silence du crépuscule qui s'étend sur la campagne. De tous les alentours, les paysans regagnent le village. On entend un chant, des bruits de roues, le claquement d'un fouet.

— Bonsoir, père Martin ! Il est temps de rentrer.

A cette voix venue d'assez loin, le semeur s'interrompt un instant, s'essuie le front d'une main calleuse.

— Bonsoir ! Je veux finir. Plus qu'une mesure, et on rentre.

« Encore une mesure ! » songe Mariya. « Quand donc partirons-nous ? »

Le soleil disparaît. La nuit approche. Enfin, Martin retourne son sac. La jeune fille court chercher les chevaux. Vite, vite, elle aide à atteler, à hisser les hermes sur la charrette.

— Tu es aussi pressée que si tu allais te marier, plaisante le maître en montant dans la voiture.

Mariya se tait.

« Dieu soit loué ! On part ».

A la maison, elle a retrouvé toute sa prestesse ; elle bâcle maintes petites besognes, puis elle court se laver ; elle se

pare d'une jupe neuve, toute bruisante, et elle s'élançe dehors.

Le village est loin. Il y a une bonne demi-heure de marche pour arriver à l'église. Mais Mariya ne marche pas, elle vole.



Une foule de garçons et de filles entourent déjà le temple où les moines chantent les cantiques. Des couples dansent sous les grands châtaigniers de l'enclos sacré, d'autres rient ou parlent à voix basse. Des promesses s'échangent. Il y a de brefs serremments de doigts, de furtifs baisers, de timides audaces auxquelles répondent des acquiescements réservés ou des refus pleins de coquetterie.

Les jeunes gens ne s'attardent point à l'église. Ils y font une prière, offrent un cierge à la Sainte Vierge, puis ressortent à la poursuite de leurs amours ou de leurs jeux. Il n'y a guère que les vieux qui assistent à tout l'office.

Avant d'entrer, Mariya regarde de tous côtés. Elle pénètre enfin dans le sanctuaire, achète un cierge qu'elle va planter devant l'icône parmi tous les autres dont la flamme vacillante fait scintiller et presque vivre les images saintes dans leur encadrement d'argent. La Vierge semble remercier par un sourire de cette nombreuse et lumineuse offrande. Mariya se signe puis va se placer parmi les jeunes. Elle est heureuse de se trouver là après une semaine de rude labeur, elle respire avec satisfaction cet air qui sent l'encens et la cire, ses lèvres murmurent une action de grâces. Mais elle est distraite. Elle ne peut s'empêcher de lorgner à droite,

à gauche, de se retourner tout en priant. Korniy est à côté de Palachka. Bientôt les oraisons expédiées, elle fera signe à celle-ci et toutes deux sortiront ensemble après une dernière génuflexion.

Korniy les rejoint et dès lors tout chavire autour de Mariya. Les marches où ils se tiennent debout montent et descendent, les pierres chancellent, les murs oscillent. La fille cherche un coin d'ombre pour que l'on ne s'aperçoive pas de son trouble, pour cacher le rouge qui monte à ses joues et l'éclat de ses yeux. Elle se sent cramoisie comme une merise mûre. Korniy tient son chapeau à la main.

— Finies tes prières ?

— Et les tiennes ? Tu ne penses qu'à courir les filles !

Et Palachka de gouailler à son tour :

— Il ne fait même pas le signe de croix !

— Je l'ai fait cent fois, je suis entré deux fois à l'église, j'en ai fait dix fois le tour. J'ai fouillé tous les coins et les recoins.

— Et pourquoi ?

— Si vous saviez tout, vous seriez vicilles.

Et changeant de ton :

— Puis-je aller avec vous ?

Mariya ne marche pas, elle glisse. Une main chaude saisit sa main. Ses yeux se voilent d'une sorte de brume rose. La voix de Korniy, le bourdonnement des cantiques, le bruissement des feuilles, le froufrou de sa nouvelle robe, tout cela chante, se confond, monte en elle comme un seul hymne dont elle se sent tout entière pénétrée, envahie, possédée.

— Tu ne dis rien, Mariya. A quoi songes-tu ?

Sait-elle à quoi elle songe ? Elle est la proie inconsciente d'un bonheur universel et momentané, inséparable, inexprimable.

Palachka s'est esquivée. Korniy, un Korniy transformé serre dans sa main rude les doigts maintenant sans force de la fille des champs. Puis il lui entoure la taille de son bras robuste et ils avancent gravement dans la nuit.

C'est encore lui qui rompt le silence de cette heure enchantée. Il dit ce qu'on raconte au village sur Mariya et sur ses soupirants. On parle surtout de Stepan qui lui fait la cour la plus suivie.

Mariya rit. Elle trouve cela très drôle. Korniy ne prend pas les choses de la même façon. Il se fâche même.

— Qu'il ne croise pas mon chemin, ton éclopé !

— Alors ?

— Je lui casserai les reins. Tu verras, Mariya, s'il continue à tourner autour de toi, je le démolirai.

Mariya rit encore. La jalousie du garçon l'amuse. Ils atteignent les étangs recouverts de larges feuilles. C'est ici qu'on met rouir le chanvre et l'odeur forte qui s'en dégage emplit toute la vallée.

La jeune fille ne retournera pas ce soir à la ferme. Elle ira coucher à la maison du village qui est beaucoup moins loin de l'église et où la vieille Domaka l'accueille toujours maternellement.

Près d'un boqueteau où les rossignols annoncent chaque printemps, la route bifurque. Korniy va quitter là Mariya. Le vent siffle à travers les bouleaux et les trembles, arrache

les derniers feuilles. Les jeunes gens s'arrêtent. Mariya abandonne à nouveau sa main dans celle de son compagnon. Elle est heureuse. Mais voici qu'il parle encore. Il annonce qu'il vient d'être pris pour le service et qu'il partira comme matelot.

« Sept ans ! »

Mariya n'avait pas pensé à cela... Elle vacille. Et lui la retient embrassée dans un baiser qui n'en finit plus...

— Sept ans ! Tu m'oublieras...

— T'oublier ? Que le tonnerre de Dieu m'anéantisse si je t'oublie ! Je t'aime. Tu entends Mariya ?

Mais elle n'entend plus rien. Une douleur aiguë lui traverse le cœur, des sanglots la soulèvent, la secouent tout entière. Korniy la tient toujours contre lui, couvre de baisers ses yeux, ses joues, ses lèvres, tout son visage inondé de larmes. Elle voudrait parler. Elle ne peut que murmurer :

— Mon bien-aimé...

Elle se serre contre lui, se colle à lui. Elle l'aime de tout son cœur, de tout son être. Encore des mots. Mais surtout des baisers... Combien de baisers ! Le temps passe. Il est tard. Il faut se séparer, se dire adieu.

« Seigneur, comme la nuit est courte ! »

*
* *

Korniy est parti. Mariya ne se montre plus. Elle cache ses yeux bouffis de larmes, ses traits tirés, toute son infinie détresse. Ah ! l'on n'est pas orpheline que de ses parents.

On ne l'est pas que des morts. Elle va puiser de l'eau, se penche au-dessus du puits où elle eût naguère peur de tomber avec Korniy. Où est-il, ce Korniy si cher, en quel lointain pays ? Que fait-il ? Pense-t-il encore à elle ou l'a-t-il oubliée dans les bras de quelque passante ? Il n'écrit pas, personne n'a reçu de lui aucune nouvelle... Saurait-on seulement s'il lui était arrivé malheur ? Mariya n'a plus peur de l'eau, du puits profond. Elle se penche.

Une voix lui crie : « Non, Mariya, ne fais pas cela ! »

D'où vient la voix ? Pas du proche Martin ; pas non plus du lointain Korniy... Peut-être est-ce la voix de Dieu... La fille s'éloigne. Elle regarde la haie derrière laquelle lui est apparu le jeune homme, échevelé, riant, mais elle se détourne du puits auprès duquel il l'a tenue pour la première fois si étroitement embrassée.

Elle ne sort plus que pour aller à la messe où Stepan la guette avec l'espoir de lui dire un mot. Parfois, il se poste sur son passage près des étangs. Mais elle passe vite, ne s'arrête pas. Au « Bon soir ! » du garçon, elle répond par un « Bon soir ! » rapide et excédé.

Certains jours, Stepan s'enhardit :

— Pourquoi te dépêches-tu tellement, Mariya ?

— Je n'ai pas le droit d'être pressée ?

— Reste donc un peu.

Quelquefois aussi, il ose lui apporter un cadeau. Il sort de sa poche un paquet de chocolats noué dans un joli mouchoir. Mariya n'a jamais croqué de bonbons aussi chers. Mais elle refuse.

— Je n'aime pas les bonbons.

Stepan la dévisage :

— Donne-les aux gosses.

Mariya adore les enfants. Elle garde le paquet.

— Mais n'en achète plus, Stepan.

Elle l'a appelé par son nom... Stepan sent une douceur descendre en lui. Son nom prononcé par les lèvres de Mariya, c'est pour lui le plus beau présent. Il promet de ne plus apporter de chocolats. Il promet tout ce que demande Mariya. Mais il va à la ville, cherche longtemps des coraux. Il veut les plus beaux, et ceux qu'il a choisis, Mariya ne pourra pas les refuser

Ses yeux brillent dès qu'elle les voit, ses lèvres s'ouvrent dans un sourire. Elle essaie pourtant de ne pas les accepter :

— Non, Stepan, c'est impossible !

— Pourquoi ? Ils sont pour toi. Prends-les.

— Tout le monde le saurait. On se moquerait de moi.

— Il n'y a que cette haie qui le saura, réplique-t-il tristement.

— Non, Stepan. Pourquoi les as-tu achetés ?

— Tu le demandes ? Ai-je une mère ? Ai-je une fille ? C'est pour Mariya, pour ses yeux, pour son sourire...

— Tu est drôle.

— Chante-moi quelque chose.

Mariya prend son souffle, commence une cantilène. Stepan écoute, extasié.

— Tu es trop belle, Mariya. Tu devrais être reine. Tu me fais presque peur tellement tu es belle. Et puis tu chantes si bien !

Mariya se fâche :

— Ne dis pas de sottises ou je m'en vais. Tu es bien bavard, aujourd'hui.

Il est vrai que Stepan parle généralement très peu. Il tend les coraux. Elle les prend, les regarde et n'a plus le courage de les rendre.

— Oh ! Stepan, je t'en supplie, ne m'apporte plus rien ! Ne viens plus !

Un autre jour, il arrive avec un beau foulard de soie. Mariya se sauve dès qu'elle l'aperçoit. Mais Stepan la rattrape et passe le mouchoir à la ceinture de la jeune fille. Cette fois encore, elle n'a pas le cœur de rendre le présent. Elle s'en tire par un mot désagréable :

— Si tu m'apportes encore un pareil torchon, je le jette à l'eau !

Stepan sourit.

— Pourquoi ris-tu ?

— Laisse moi-te regarder.

— Tu es fou !

— Non. Oui. Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. Laisse.

— Stepan ! ne viens plus, n'achète plus rien. Tu me fais mal. Que me veux-tu ?

— Seulement te voir.

Mariya s'enfuit à travers champs, les joues en feu, le cœur battant.

« Korniy, aie pitié de moi, écris-moi... »

Elle arrive toute bouleversée chez Domaka.

— Qu'as-tu ? interroge la vieille fermière.

— C'est encore Stepan : il est toujours sur mon chemin !

Domaka hoche la tête.

— C'est un bon travailleur.

La jeune fille pleure :

— Est-ce assez d'être un bon travailleur ?

— Eh ! petite, que te faut-il de plus ? Du pain, une maison chaude, des enfants... As-tu mieux chez nous ? On t'aime bien, mais tu restes tout de même une servante. Réfléchis, mon enfant. Stepan est un bon parti.

Mariya ne semble pas convaincue. Mais la vieille poursuit :

— Martin disait justement l'autre jour que si tu trouvais à te marier convenablement, il te donnerait deux dessiatives¹. Tu les as bien méritées.

— Vous êtes bons. Peut-être Stepan aussi est bon... Mais j'aime tellement Korniy !...

Domaka fait la grimace. Elle estime que Korniy a de belles dents, de belles boucles, mais que si cela peut suffire à faire tourner la tête d'une gamine, ce n'est pas grand chose auprès des qualités et du bien de Stepan.

Elle tente de raisonner Mariya :

— Pense donc : sept ans ! Il voit tant de choses ! Comment veux-tu qu'il ne t'oublie pas ?

* * *

Stepan boite, mais il n'en est pas moins un excellent fermier. Il pratique en outre plusieurs métiers. Ses parents sont morts. De ses deux frères, l'un est allé s'installer dans

1. Une dessiative équivaut à peu près à un hectare.

une ferme lointaine. Stepan est resté avec l'ainé, Michailo. C'est la coutume. De plus, cela évite les morcellements de la terre et le partage des biens. Ils achèvent de construire une maisonnette en brique recouverte d'une toiture en zinc peinte en vert. C'est frais, gai, agréable à voir. Tour à tour maçon, menuisier, couvreur, peintre, l'estropié s'est révélé d'une adresse remarquable.

Les chevaux des Koukartchouk sont les meilleurs à la ronde, les plus forts, les plus rapides. On chuchote que dès que la maison sera terminée, Stepan se mariera, — que c'est même pour cela qu'il travaille avec autant de cœur et de zèle. Evidemment, il n'eut pas été décent de faire une noce dans l'ancienne chaumière, vraiment trop délabrée. Quand on est connu pour avoir du bien, il faut faire convenablement les choses.

Malgré sa claudication et ses cheveux roux, les jeunes filles entourent Stepan. Comme dit Domaka : « la beauté, ce n'est pas tout... » Mais ces succès n'intéressent pas le fermier. Seule, Mariya retient ses pensées. Il ne voit qu'elle, il ne veut qu'elle.

Odarka, sa belle-sœur, a beau lui répéter que Mariya n'est pas une femme pour lui, le boiteux n'entend rien. Il est en train de se tailler un rasoir dans une vieille faux. Voilà une demi-journée qu'il a commencé ce travail. Il l'accomplit avec ténacité, sans prêter attention à l'incessant bavardage d'Odarka.

— Tu n'as pas vu travailler Hanna, Stepan ? Tu sais qu'elle a deux dessiatines, deux bœufs, une vache, de l'argent...

Le rasoir est terminé. Stepan s'en sert aussitôt. Tandis que la barbe tombe de son menton hirsute, il fredonne :

« Les bœufs et les vaches, que les garde Hanna...

« Les beaux yeux, les cheveux noirs seront pour moi... »

Le soleil décline. On entend la cloche du couvent. Odarka soupire et recommence à jacasser. Elle passe d'un sujet à l'autre, jabote sans arrêt. Il est question de Michailo, puis des chevaux, du voisin Trikhonc, du cochon bon à tuer...

Stepan continue à se raser posément. Ensuite, il se lave, enduit ses cheveux d'un peu d'huile de la lampe qui brûle devant l'icône, se regarde dans un morceau de miroir et sourit naïvement à son image.

Quelques minutes après, Odarka qui s'imaginait avoir encore un auditeur ne voit plus que son dos. Stepan est parti pour la messe.

Il neige. Il gèle. Noël va arriver. Après Noël, ce sera le Nouvel An, puis l'Épiphanie et Kolodka¹. Stepan songe à Mariya. Il espère... Il attend la jeune fille au porche de l'église. Ils partent ensemble, se taisent. Stepan voudrait rompre ce silence. Et c'est précisément ce que redoute Mariya.

Pourtant, le gars se décide. Après les questions d'usage sur la santé, un mot approprié sur le temps, il demande, toujours du même ton, si Martin est satisfait de la vente des

1. Petite bûche enrubannée que les filles présentent au gars dont elles acceptent la cour. Ces fêtes qui prennent le nom de la bûche symbolique commencent vers l'Épiphanie et se prolongent parfois jusqu'au début du Carême.

pommes, si les agneaux viennent bien. Puis, brusquement, il se risque :

— Où vas-tu fêter Kolodka, Mariya ?

— Sais pas, fait-elle, mécontente de cette question trop personnelle.

Stepan insiste :

— Nous autres, nous nous réunirons chez Trikhone. Il y aura de la musique. On dansera. Viens !

— Et quoi encore ? Odarka bavarde assez comme ça ! Il ne manquerait plus qu'elle me voie invitée par toi pour jaser de plus belle : « Cette sale servante qui a envoûté notre frère »... Et patati et patata... Ah, elle en raconterait !

Et comme Stepan baisse la tête sans répondre, Mariya le raille :

— Eh ! l'envoûté !

L'envoûté se réveille :

— Elle va attraper quelque chose, Odarka, c'est moi qui te le dis !

— Allons ! pas de bêtises. On dirait par-dessus le marché que c'est moi qui te monte contre elle.

Ils s'arrêtent près de la haie. Stepan retient longuement les doigts de la jeune fille.

— Assez ! s'impatiente-t-elle. Tu me fais mal.

— Mariya !...

Le fermier laisse tomber la main ; puis il tourne brusquement les talons. Mariya le voit descendre clopin-clopan la vallée. Elle veut le rappeler, mais ses lèvres restent closes.

« Il se retournera peut-être... Je lui ferai signe ».

Non : il descend toujours, s'éloigne de plus en plus...

Sa silhouette s'amenuise, finit par disparaître. Mariya est stupéfaite. Un grand silence l'enveloppe, la fait plus seule. Les arbres lui semblent tristes, comme elle aux aguets.

— Stepan !

Ce nom s'échappe doucement de ses lèvres. Le silence s'épaissit avec la nuit qui descend et paraît avaler peu à peu les sveltes bouleaux et les trembles sensibles. Un murmure naît des branches dévastées et laisse tomber quelques plaintes sur Mariya solitaire.

* * *

Les fêtes arrivent. On pend la crémaillère dans la nouvelle maison des Koukartchouk. Les bouteilles s'alignent sur la table, se vident et sont remplacées par d'autres. La voix des hommes s'élève de bouteille en bouteille, les rires fusent, les femmes babillent. On chante des Koliadki ¹, on s'embrasse. Stepan seul est taciturne.

Noël passe, puis le Nouvel an, sans qu'il ait revu Mariya. Il ne veut plus l'aborder, il ne veut plus mendier un sourire, prendre sa main malgré elle, lui dire des mots qui la blessent ou l'ennuient. Il renonce à poursuivre et à supplier. Il tâchera d'oublier, d'une façon ou d'une autre. La veille de l'Épiphanie, il achète trois bouteilles, en laisse deux chez

1. Chants populaires. Comme l'usage s'est conservé en France dans certaines régions, les enfants vont de porte en porte chanter une chanson de Noël. On leur donne la « part à Dieu » qui est une forme d'aumône chrétienne.

lui pour s'enivrer au retour, et se rend tristement à la fête de chez Trikhone où Mariya lui a refusé de venir.

Les tables croulent sous l'abondance des victuailles. Stepan ne touche à rien. Un groupe de jeunes filles le lorgne. Hanna vient s'asseoir à côté de lui.

— Tu as de la peine, Stepan ! Mais tout s'arrange... Tu verras ! Minaude-t-elle.

Les musiciens arrivent et s'installent. Violon, accordéon, cymbales attaquent une danse. Les couples s'élancent. Le boiteux ne peut pas danser. Hanna ne bouge pas non plus.

— Tu ne dances pas ? s'étonne Stepan.

— Je préfère rester près de toi, flatte la donzelle.

Il la regarde, la compare à Mariya. Quelle différence entre la chaste beauté de celle-ci et le charme effronté de sa voisine !

Il boit quelques petits verres pour chasser Mariya de son esprit.

La porte s'ouvre. Un jeune garçon cherche quelqu'un des yeux, aperçoit Stepan et lui fait signe de sortir. Dans la cour, il l'informe :

— On fête aussi « kolodka » chez les Zarouba. Mariya te fait dire d'y aller.

Stepan prend un air indifférent.

— Bon.

— Tu viendras ?

— Peut-être... Je verrai.

Il rentre chez Trikhone, subitement folâtre. Il adresse des propos galants aux jeunes filles ébahies.

— Mes poulettes, je suis au désespoir de vous quitter aussi tôt... Mon frère m'attend...

Il rayonne visiblement de joie. Hanna s'approche de lui.

— Tu mens !

Il la dévisage et s'en va dans un éclat de rire. Puis il court en clochant à toute vitesse. Il ne reprend haleine qu'au seuil de la maison de Domaka. Il lisse ses cheveux, bombe le torse, entre en vainqueur.

— Bonsoir, la compagnie !

Mariya n'est pas là. L'amoureux perd de son assurance. Martin lui fait une place près de lui. Il lui parle du temps, des récoltes, de la nouvelle maison. Stepan est distrait. On dirait qu'il n'entend pas. Mais voici que tout s'éclaire et se transfigure : Mariya vient d'entrer. Stepan se gave, déboucle sa ceinture. Il voudrait causer seul à seule avec la jeune fille. Il sort plusieurs fois pour la retrouver dans la cour. Enfin, il se cogne presque à elle parmi l'obscurité. Elle ne le fuit pas. Elle lui prend même la main... Et il semble à Stepan qu'il devient riche et puissant comme le Tzar...

— Où traînais-tu ? interroge-t-elle.

— Par-ci, par-là.

— Ouiche ! Tu faisais la cour à Hanna.

— Ce n'est pas vrai. Il n'y a jamais rien eu avec Hanna.

Puis, après un silence :

— Écoute, Mariya, je n'en peux plus. Dis oui ou dis non, mais répons.

Elle rit, fait mine de ne pas comprendre.

— Oui quoi ? Non quoi ?

— Seras-tu mienne ? Réponds. Je n'ai pas envie de plaisanter, je t'assure.

— Comme tu es impatient. Et Odarka, que dira-t-elle ?

— Laisse Odarka. C'est à toi de parler : un seul mot.

— Un mot... Comme si une jeune fille pouvait dire : « Voilà, je suis à toi, prends moi ». Rentrons, Stepan, il fait froid.

Au moment où l'infirmé allait partir, la bonne vieille Domaka lui remit un paquet¹.

— Écoute, dit-elle confidentiellement, c'est Mariya qui t'offre ça. Elle est jeune, elle a honte, mais c'est une bonne fille. Viens la voir. Elle est ici avec moi.

* * *

Cependant, Mariya attendait toujours des nouvelles de Korniy... Des semaines, des mois ont passé. Il n'a pas écrit une seule fois.

Elle a fini par trinquer avec Stepan, et ce faisant s'est promise à lui.

On fêta les fiancailles. En qualité d'ainés remplaçant les parents, Michailo et Odarka sont allés voir la dot. Odarka avait raconté partout qu'il n'y aurait rien :

— Une servante ! Et orpheline par-dessus le marché ! Que voulez-vous que ça apporte ? Mais ce Stepan est entêté

1. Un paquet donné par une jeune fille à un soupirant autorise celui-ci à lui faire la cour.

comme un baudet. Enfin, concluait-elle en soupirant très fort, c'est lui qui se marie, ce n'est pas moi !...

Elle est estomaquée quand elle se trouve devant les cadeaux : une pelisse de mouton, de nombreux oreillers ¹. On la conduit ensuite voir la vache que Martin donne aussi à Mariya. Odarka n'en revient pas. Mariya est donc considérée chez les Zarouba comme si elle faisait partie de la famille ? Elle s'en convainc au repas de fiançailles, offert aussi par Martin. La table est chargée de mets savoureux, de liqueurs de cerise et de prune. Odarka boit un coup et change de ton :

— Je le disais bien qu'il n'y a que le travail qui fait le bonheur. Que Dieu accorde la paix et la santé à tous !

Et Martin de surenchérir :

— Pour le travail, ici on ne craint personne ! Et la fille est en or. Depuis sept ans qu'elle est chez nous, tout lui brûle entre les mains.

Et levant haut son verre :

— A votre bonne santé !

On boit, on rit. Les camarades des fiancés chantent des chansons.



Il faut se hâter pour le mariage, à cause du Carême qui est proche. Mariya aurait volontiers attendu la fin de cette

1. Chez les paysans, les oreillers sont un signe de richesse. Plus il y en a, plus cela indique que les gens sont à leur aise.

période d'abstinence. Elle aurait volontiers remis à plus tard une union aussi contraire à ses vœux. Mais elle avait dit oui, il n'y avait plus à reculer. Elle obéit à l'empressement de Stepan et de Martin qui s'affairent pour que tout soit prêt à temps. Les amies de Mariya affluent chez elle : toutes voudraient être filles d'honneur. Il y a des concilia-bules sans fin. On discute à propos du cortège, du costume de la mariée, de l'arrangement de sa coiffure. C'est Domaka qui doit suppléer sa mère. Et on demandera au parrain de l'orpheline de venir la bénir à la place de son père.

La veille des noces, on se rassemble chez la fiancée où on garnit de rubans, de bougies et de fleurs en papiers multicolores un arbuste qu'on plantera le lendemain dans un énorme pain décoré de figurines de pâte. Selon l'usage, chaque membre des deux familles a apporté sa part de farine pour collaborer à ce pain nuptial.

Le matin du mariage, Stepan arrive de bonne heure. Il entre à une telle allure dans la cour qu'il manque de faire verser sa charrette. On va au-devant de lui en chantant, la musique joue une marche joyeuse.

Quant à Mariya, pas encore habillée ni coiffée, elle est, ainsi que le veut la coutume, cachée dans le cabinet de débarras des voisins. La fiancée doit feindre le chagrin au moment de quitter sa famille. Assise sur une malle, Mariya pleure vraiment. Elle n'a pas à simuler. Elle se retient plutôt de trop rougir ses yeux.

Accompagné de ses garçons d'honneur, le fiancé va à sa recherche, la découvre et la ramène. A la maison, les femmes l'entourent pour lui défaire ses nattes, mais elle se défend.

Là aussi, elle doit faire semblant de se débattre contre la destruction de sa coiffure de jeune fille¹.

Après les cheveux, c'est au tour du vêtement. La fille de Martin a apporté de la ville où elle habite une robe blanche et un grand voile qui traînera jusqu'à terre. Elle habille elle-même la fiancée comme une demoiselle de la bourgeoisie. Mariya est fière devant ses compagnes qui envient cette belle toilette que ne portent généralement pas les paysannes.

On prend les icônes pour donner la bénédiction aux futurs époux, le parrain de Mariya pour la jeune fille, Michailo pour son frère cadet. Des voisins remarquent qu'il y a une Sainte Vierge et un Christ. On chuchote que cela portera malheur au ménage, car dans la hâte des préparatifs du mariage, personne ne s'est avisé qu'il faut deux Christ ou deux Vierges pour faire le signe de croix au-dessus des fiancés...

Le cortège se forme. On chante. Stepan marche en tête. Mariya le suit. Quand ils sont dans leurs charrettes, Domaka y jette des grains aspergés d'eau bénite. Mariya est en larmes. Les lèvres de Stepan tremblent.

A l'église, Mariya est aussi blanche que sa robe, des boucles brunes se dérobent au voile. Stepan est grave et figé. Chacun tient un cierge.

1. Les jeunes filles portent une ou deux nattes qu'elles laissent pendre ou relèvent en couronne, Pour prolonger la cérémonie du décoiffement, elles se font une quantité de petites nattes très serrées. A partir du mariage, tous les cheveux sont ramenés et groupés sous un fichu. Personne ne doit plus voir les cheveux d'une femme mariée.

— Et toi, fiancée dont le nom est Mariya, promets-tu d'être fidèle à Stepan ton époux ? demande le prêtre.

— Oui, murmure la bouche pâle.

Les deux cierges brûlent d'une flamme égale ; leur cire fond avec la même lenteur, reste toujours au même niveau.

. . .

A la sortie de l'église, les mariés montèrent ensemble dans la charrette de Stepan. Ils furent arrêtés plusieurs fois par des voisins qui leur offraient soit une gerbe de blé, soit du pain et du sel. En échange, Stepan distribuait de la vodka.

Le premier repas de noces eut lieu chez Domaka qui accueillit les époux avec les icônes et le pain, puis l'on se mit aussitôt à table.

Malgré le nombre des convives, le début du repas fut silencieux, car tout le monde avait faim, n'ayant rien mangé depuis la veille. D'autre part, personne n'osait briser l'espèce de solennité un peu lourde mais bienséante qui présidait à l'ouverture de ces agapes nuptiales. Quelques rasades de vodka eurent raison de toutes ces considérations un peu gênées, un peu émues.

Dolente, Mariya goûte à peine aux mets servis en son honneur. Stepan est plein de sollicitude pour elle ; il la comble de toutes les prévenances possibles, lui offre des friandises comme à une enfant. Mais elle ne peut échapper à la pensée de Korniy. Sa conscience la réprouve sourdement de n'avoir pas attendu celui à qui elle s'était promise et qu'elle aime. Qu'il n'ait pas écrit, est une preuve qu'il a

lui-même violé son serment et est-ce une excuse pour elle de se donner à un autre ? Elle s'enfoncé en une molle tristesse à quoi son seul désir est de rester attachée. Elle a cédé à Stepan, à Domaka, à la raison, à tous les bons conseils qui ont fait d'elle une malheureuse et une parjure. Qu'on la laisse au moins fidèle à son tendre remords !...

— Qu'est-ce que tu as, Mariya ? Mange, chérie. Prends ce morceau... Veux-tu boire ?

Les attentions de son mari l'obsèdent. Elle s'efforce pourtant de surmonter des sentiments qu'elle sait injustes.

— Non, Stepan, merci. Je n'ai pas faim.

Et elle fait l'effort d'ajouter :

— Mais je suis bien.

Son esprit continue à vaguer.

« Ce pauvre Stepan, peut-être est-il le seul auquel on ne puisse rien reprocher. Pour lui aussi, j'ai eu tort... Ah ! s'il pouvait seulement ressembler un peu à Korniy !... »

Et elle imagine ce qu'eût été son bonheur si, au lieu de Stepan... Un sourire a frôlé son visage... L'époux qui ne la quitte pas du regard en est bouleversé de joie. Mais au bref sourire a succédé une expression si douloureuse que Stepan baisse les yeux.

Indifférente au présent, étrangère à ses propres noces, Mariya ne s'était pas aperçue qu'on dansait déjà dans la cour, qu'autour d'elle on chantait...

Dans l'assiette traditionnelle destinée à recevoir l'argent offert par les invités aux jeunes époux, Martin Zarouba déposa une pièce d'or.

— Tiens, Mariya, et qu'elle te porte bonheur ! Tu auras aussi deux dessiatines de bonne terre.

C'était la confirmation du présent annoncé naguère par Domaka. Mariya remercia en baisant la main de Martin comme elle eût fait pour son père. Quant à Stepan qui ignorait les intentions du fermier et qui pensait n'avoir, en épousant l'orpheline, qu'une jolie femme presque sans apport, il fut agréablement surpris de ce don qui élargissait sensiblement son bien.

Le soir venu, on chargea dans une charrette les cadeaux de mariage. Un peu grisés, les gens de la noce lancèrent pêle-mêle dans la voiture un tas d'objets hétéroclites, des paquets de chanvre, un vieux mortier, ce qui leur tombait sous la main. Ils y jetèrent même une oie, des poules, pour boucher un creux, pour faire volume, surtout pour rire. Puis tout le monde se rendit chez Stepan où attendait Odarka. Ce fut de nouveau sur le seuil la bénédiction par les icônes et la bienvenue par le pain suivies d'un autre plantureux repas.

On joua des tours au marié. On emmena Mariya dissimulée sous une grosse toile et on ramena à sa place, masquée de la même façon, la plus vieille invitée. On lui fit deviner laquelle était Mariya parmi plusieurs femmes recouvertes d'un sac. Ces plaisanteries enchantèrent l'assistance.

Tandis que chez les Zarouba, on avait fait des cadeaux au jeune ménage, le marié offre maintenant une paire de bottes à sa belle-mère. Domaka tenant lieu de mère à Mariya, c'est donc elle qui recevra le présent accoutumé. Mais elle

juge sa voix trop cassée pour chanter la chanson traditionnelle et elle charge Mariya de la remplacer à son tour.

Celle-ci est maintenant coiffée en épouse. Elle a serré sa chevelure sous un foulard de soie grise que traverse un large ruban rouge passant sur le dessus de la tête et nouant sous le menton. Elle a devant elle sur une assiette les bottes liées par un ruban. Tout le monde se tait. D'un ton grave, elle commence la « Chanson des Bottes ».

Le gendre me donne des bottes,
En revanche il a pris ma fille.
Ah ! mes bottes, mes jolies bottes,
Quel chagrin vous m'avez coûté !

La voix de Mariya monte et pleure. Elle peut enfin laisser échapper un peu sa propre peine et de ses regrets. Cela la soulage.

Stepan la contemple comme un ange qui aurait quitté les cieux pour descendre chanter chez lui la plaintive mais captivante chanson. Il aurait voulu s'agenouiller devant elle, l'adorer en silence...

Dans la salle d'entrée, on mène une sarabande infernale. L'ange finit par s'humaniser. Elle se mêle même à l'enfer du vestibule, prend part aux chants, aux rires, aux jeux, aux danses. Mais elle se tient le plus souvent aux côtés de son mari et ils vont ensemble dans la pièce de débarras admirer les cadeaux qu'ils ont reçus : des robes, des châles, de la toile. Ils en auront pour plusieurs années !



Stepan est toujours aux petits soins pour Mariya que cette attitude irrite de plus en plus. A tout ce qu'il fait, elle oppose mentalement ce qu'eût fait Korniy à sa place. Quand Stepan la contemple, ses yeux s'embuent... Elle songe au regard clair et rieur de Korniy. Elle finit par trouver que Stepan l'aime trop, qu'il en devient abruti. Tout de lui l'ennuie, lui semble fade, stupide, insupportable.

Pour éviter les tête-à-tête qui l'accablent, elle lui demande de lui faire la lecture. Il va chercher des livres à l'école et Mariya vit tour à tour toutes les histoires.

Sa première joie de femme est de se savoir enceinte. Elle ne rêve plus que de l'enfant qui va naître. Ce sera un garçon. Elle l'appellera Roman. C'est un nom qui plaît à Mariya depuis longtemps ; il évoque pour elle l'instruction, la science, l'intelligence. Elle reprend goût à tout, fait la cuisine, enfourne le pain avec ardeur, pour la plus grande satisfaction d'Odarka qui s'est déchargée sur elle de nombreux travaux domestiques.



Mariya donna effectivement naissance à un fils. On fit le baptême huit jours après. Roman Zarouba fut le parrain et la femme du diacre la marraine. Avec quel bonheur Stepan croyait la tristesse disparue de chez lui ! Il fabriqua lui-même le berceau, le laqua de blanc. Mariya était

radiouse, l'amour maternel la transformait ; elle semblait même reconnaissante à Stepan de lui avoir donné cet enfant si dodu, si beau, si chéri.

— Mon ange adoré, mon petit criard béni !...

Elle le cajole, le dorlotte, l'embrasse et, quoi qu'elle fasse, ne le perd pas des yeux. Elle bâtit des projets, associe Stepan à ses ambitions.

— Quand il sera grand, il ira à l'école. Il sera docteur.

Le bon Stepan approuve toujours. Odarka, au contraire, critique sans cesse :

— Tu le nourris trop, cet enfant, Mariya, tu le gâtes trop. Je n'aurais jamais élevé le mien de cette façon. On n'a pas idée de passer tous les caprices d'un nouveau-né !

Mais la mère ne se soucie nullement des remarques de sa belle-sœur.

Elle met dans le bain de son fils certaines herbes qui le feront aimer des filles. Elle l'habille devant le feu et fait le signe de la croix, parce que la croix et le feu aident à chasser le mauvais esprit.

Tout ce qui concerne Roman devient pour la mère admirable, extraordinaire, unique. Elle s'émerveille de la douleur qu'elle ressent au sein lorsque l'enfant la mord pour la première fois.

— Stepan ! viens vite ! Le petit à des dents !

Mais Stepan qui rassemble la paille dans la cour n'entend pas tout de suite.

« Ce Stepan, il n'est jamais là quand il faut ! »

La mère rengaine son enthousiasme..

— Be, be, aga, pa, bredouille le petit.

— Il parle ! Quoi, mon ange ? Que veux-tu dire. Dis : « Maman » !

Mais cela n'est pas encore à la portée du poupon. En revanche, il commence à se tenir assis, il se traîne à quatre pattes... Chaque jour apporte à Mariya un nouveau ravissement.

— Maman !

— Il l'a dit ! Mon amour, mon chéri, il l'a dit !

Elle saisit son fils, le couvre de baisers.

« Où est papa ? »

Le père est au moulin. Mariya réfrène avec dépit l'explosion de son orgueil.

« Ah ! ce mari qui est toujours absent ou présent à contre temps ! »

Quand il revient, il doit entrer voir le prodige qui a dit : « maman » avant même de dételer les chevaux. Michailo a trouvé les bêtes seules dans la cour ; il maugrée. Stepan ressort, radieux, mais il n'ose pas avouer à son frère la cause de sa négligence.

— Ne te fâche pas, Michailo, les harengs m'avaient donné tellement soif que je suis d'abord allé boire.

.
.
.

C'est un automne plein de parfums. Les branches ploient sous les pommes et les prunes. On étête le maïs, on ramasse les pommes de terre, on coupe les choux. Dispersé, sans gardeurs, le bétail cherche sous les feuilles une meilleure pâture. Les petits bergers s'en vont le matin à l'école et

allument l'après-midi de grands feux pour cuire des pommes de terre et des châtaignes sous la cendre.

Mariya vient d'avoir un rêve étrange qu'elle raconte à tous ses voisins :

« Ce n'était pas l'automne, comme maintenant, mais le printemps. Les pommiers étaient en fleur, les cloches de l'église sonnaient Pâques à toute volée. Je me trouvais au cimetière avec Stepan et Roman courait près de nous. Il avait déjà quatre ou cinq ans. Je lui avais mis une belle blouse brodée et des petites bottes vernies. Nous arrivions à hauteur de nos tombes quand, tout à coup, nous apparut ma défunte mère. Je me la rappelais très mal ; je l'ai pourtant reconnue comme si nous nous étions quittées la veille. Et en ce moment encore, il me semble que je me souviens parfaitement d'elle ! Elle s'est approchée de nous, nous a souhaité de bonnes Pâques, puis elle a pris Roman par le main et s'est éloignée avec lui. Je lui ai demandé où elle l'emmenait. Elle s'est retournée en souriant et m'a répondu : « Nous allons à l'église ; ne nous attendez pas pour dîner ». Et elle a disparu en entraînant le petit. Stepan aussi avait disparu. Je suis restée seule parmi les tombes, comme clouée sur place, paralysée. J'aurais voulu m'en aller, appeler, mais ni mes pieds ni mes lèvres ne voulaient bouger. Là-dessus, je me suis réveillée ».

Personne n'ose révéler à Mariya les pressentiments que suscite son rêve autour d'elle, mais chacun y voyait un présage funeste.

Le jour même, le petit Roman tombe malade. Il a une grosse température, devient maussade. Mariya reste à son

chevet, sans pourtant s'alarmer encore. Le lendemain, l'état s'est aggravé. Stepan part de bonne heure chercher un médecin à la ville, et ne peut le ramener que le soir. Ils trouvent l'enfant couvert de boutons, les lèvres sèches, gémissant, la mère affolée. Le médecin déclare qu'il a été appelé trop tard. Aux questions angoissées de Mariya, il répond évasivement et libelle en hâte une ordonnance. Tandis que Michailo reconduit le docteur, Stepan va acheter les remèdes. Mariya veille son fils. Elle est accablée.

« Trop tard ! » a dit le médecin... Elle s'en prend au malheureux Stepan qui a cependant fait tout de suite ce qu'elle lui demandait :

« Il est toujours en retard, celui-là ! Ne pouvait-il aller chercher le docteur le premier jour ? »

Elle a oublié qu'elle n'était pas encore inquiète. Elle accuse néanmoins son mari.

« C'est de sa faute si Roman est aussi malade ! Et si un malheur arrive... »

Elle porte son fils dans ses bras, va et vient à travers la pièce. Sa poitrine se serre dans une épouvante qui l'égare. Elle presse sur son sein l'enfant qui geint et se débat. Elle le protègera, le gardera envers et contre tout. Ils ont beau s'y mettre tous, Stepan, le médecin, la fatalité... Elle est la mère : elle défendra son bien, sa chair, sa vie. Rien ni personne ne viendra lui prendre dans ses bras. Il est à elle, à elle seule, trop petit pour être à qui que ce soit d'autre. Elle le serra de plus en plus fort.

Odarka essaie doucement de le persuader de reposer Roman dans son berceau :

— Tu l'empêches de respirer, Mariya. Il sera mieux couché.

Mais la mère ne voit que des ennemis autour d'elle :

— Allez-vous-en tous ! Il est à moi. Je ne le lâcherai pas !

Elle est hors d'elle-même, prête à n'importe quoi. Odarka a peur. Elle sort en courant appeler des voisins. Seule, Mariya relâche un peu son étreinte. L'enfant est secoué de convulsions ; ses yeux se révulsent.

— Mon Dieu ! Mon Dieu, aidez-moi ! supplie la mère.

Des gens arrivent, conseillent des compresses froides.

— Hors d'ici tous ! hurle Mariya.

Puis un cri traverse et déchire tout :

— Dieu, sauvez-le !

Le petit se tord, étouffe. On tente de maîtriser la mère pour le lui enlever de force. Mais elle le retient comme une folle, se crispe sur ce pauvre corps meurtri, haletant. Elle veut s'élaner au-dehors.

— Arrêtez-la ! implore Odarka.

On se jette sur elle. Il faut plusieurs hommes pour empêcher cette démente de s'enfuir avec l'enfant qui agonise entre ses bras.

— Sauvez-moi ! rugit-elle.

L'enfant ne bouge plus. On l'arrache à la mère. Il est mort.

* * *

Lorsque Stepan revint, l'enfant reposait habillé sur la table. Trois cierges et une croix se dressaient près de sa tête. Une lampe brûlait sous les icônes.

Le père jeta un regard vers la table et s'effondra contre elle, le visage enfoui dans ses mains, le corps secoué de sanglots terrifiants. Ses épaules tressautaient, le goulot d'un flacon émergeait d'une de ses poches ! la potion qu'il était allé quérir... Béante, une autre poche laissait apercevoir un paquet : des bonbons qu'il avait également rapportés pour l'enfant...

Mariya ne bouge pas, ne pleure pas. La lumière dansante des chandelles éclaire son visage immobile. Elle semble morte auprès de son fils endormi. Des gens traversent la pièce, une vieille femme s'affaire, un voisin lit les psaumes d'une voix monotone : « J'entends des pleurs et des sanglots. Mon Dieu, exaucez ma prière ». La mère semble ne rien voir, ne rien entendre. Odarka s'essuie les yeux. Les voisines baissent la tête. Stepan est toujours à genoux.

La nuit s'achève. Le jour emplit peu à peu la salle de clarté.

Les charpentiers du village se réunissent pour confectionner le cercueil. Une fumée monte de la cheminée : on prépare le repas. Stepan s'est arraché à son abîme. Il est allé prévenir le prêtre, commander le chœur. Michaïlo est parti chercher à boire. L'enterrement aura lieu dans l'après-midi.

Les gens affluent. Le pope arrive, suivi de son diacre et des chantres. Le service funèbre se fait dans la cour. Le soleil éclaire la cérémonie. Les feuilles du grand noyer qui est près de la fenêtre tombent sur l'assistance. Les femmes pleurent tandis que s'élèvent les chants liturgiques. La cérémonie achevée, le prêtre s'adresse aux fidèles :

« Mes chers frères et sœurs, j'entends des sanglots parmi vous. Une vie à peine commencée vient de finir, s'en retourne vers l'éternité ; la tristesse envahit nos âmes. Je vous en conjure, ne nous dressons pas contre la volonté de Dieu, car le Seigneur a créé et dirige le monde en toute sagesse. Tout s'accomplit comme cela doit s'accomplir, selon la Providence. Nous pouvons pleurer, nous tordre les mains. Disons cependant tous ensemble : « Que la volonté de Dieu soit faite ».

Puis, se tournant vers Mariya, il l'exhorte :

— « O ma sœur, je sens ta douleur de mère qui perd son premier-né. Mais rappelle-toi cette Marie qui donna au monde le Dieu vivant, Celui qui dit aux hommes : « Venez vers moi, vous tous qui souffrez et vous serez consolés ». Il a été crucifié pour notre salut à tous. Rappelle-toi cette Mère qui accepta au pied de la Croix la mort de son Fils bien-aimé. Rappelle-toi son courage et demande-lui la force de surmonter ton épreuve. »

Mariya tombe à genoux. Elle est encore révoltée. Elle implore et incrimine tout ensemble :

— Mon Dieu, pourquoi m'avoir punie ? Rendez-le moi, mon amour, ma joie, mon bonheur !...

Les gens sont pétrifiés. Le calme du ciel, la lumière du soleil semblent étrangers à tous. On relève Mariya et le lugubre cortège s'ébranle. Couvert de fleurs et de couronnes en feuilles de chêne, le petit cercueil est porté par des jeunes filles. Les chants funèbres s'égrènent dans l'air limpide.



Elle resta couchée une semaine, sans vouloir manger, les yeux grands ouverts constamment fixés sur un même point. Elle dormait à peine, ne s'assoupissant que pour se réveiller en sursaut, et cherchait désespérément quelque chose autour d'elle. Stepan n'osait pas l'approcher, mais il la veillait sans cesse de loin. Bien qu'elle se détournât toujours de lui, il ne pouvait se résoudre à la laisser seule.

Odarka se lamentait :

— Que faire avec cette femme ? Il n'y a pas moyen de lui faire avaler autre chose que quelques cuillerées de lait. Elle ne pourra jamais se remonter.

Mariya parvint pourtant un jour à se lever. Ce fut pour aller au cimetière. Elle le trouva triste et tranquille, la petite tombe encore fraîche. Elle se jeta sur elle comme sur le corps de son enfant. Elle ne voyait pas le soleil d'automne que pourtant elle aimait, elle ne vit pas le soir qui tombait... Elle restait contre cette terre qui lui avait pris son petit garçon. Tantôt elle la suppliait de la prendre à son tour, tantôt elle s'adressait au petit mort :

— Mon enfant chéri, où es-tu ? Pourquoi m'as-tu quittée ?

Quand il fit nuit, Odarka s'inquiéta. Mariya n'était pas rentrée. Elle conseilla à Stepan d'aller la chercher. Il la rencontra dans les champs, tenant à peine sur ses jambes.

— Je suis venu te chercher, Mariya.

— Pourquoi es-tu venu ? fit-elle sèchement.

Stepan ne répondit pas. Mais cette hostilité lui était si

dure qu'il aurait voulu hurler sa peine. Ils se turent l'un et l'autre. Que lui aurait-il dit ? Il la sentait tellement loin de lui. Elle ne l'aimait pas ; sans doute ne l'avait-elle jamais aimé. Elle avait seulement espéré remplir le vide de sa vie par un enfant. Maintenant que l'enfant n'est plus, le cœur de Mariya est vide à nouveau. Il n'y a rien, il n'y a jamais rien eu pour Stepan dans le cœur de Mariya.

Elle a perdu son enfant. Elle ne songe pas que c'était aussi l'enfant de Stepan. Peut-être, d'ailleurs, Stepan songe-t-il plutôt qu'il a perdu sa femme...

Ainsi, les deux époux regagnent leur triste foyer.



La seconde grossesse de Mariya la laissa presque indifférente. Et elle accueillit sans désespoir la nouvelle que l'enfant qu'elle venait de mettre au monde était mort avant d'avoir vu le jour.

Elle était pâle, défaite, amaigrie. Sa beauté semblait avoir à tout jamais rejoint les amours de sa vie.

Son fils mort, Korniy disparu, Mariya n'était plus sensible à rien qu'à la terre et qu'au soleil.

Mais voici que surgit la foudroyante nouvelle du retour du matelot ! Il était venu passer un congé au village. La chaumière de sa mère était toute proche de la maison des Koukartchouk. Mariya resta cependant plusieurs jours sans le rencontrer. Enfin, elle le vit à l'église, toujours aussi beau, plus fort encore qu'autrefois. Sa nuque était seulement un peu trop rouge et trop rasée. Les genoux de la paysanne

fléchirent, un voile tomba devant ses yeux. Korniy se tenait raide dans son uniforme de marin, le béret à la main. Il partit en riant avec Hanna.

Mariya leur emboîte le pas sans se cacher. Elle souhaiterait même le voir se retourner. De quel droit se moque-t-il d'elle ainsi ? L'a-t-il seulement remarquée ? Il rit toujours avec Hanna. Ils descendent côte à côte la colline. Mariya les perd un instant de vue. Les arbres qui avaient jeté leur ombre sur les amours de l'orpheline et du valet dissimulent maintenant le couple qui s'en va gaiement. A la croisée des chemins, quand Hanna et Korniy se sépareront, elle rejoindra le permissionnaire. Elle lui parlera. Mais Korniy ne quitte pas Hanna, il suit avec elle la route qui mène chez la jeune fille.

La femme de Stepan reste figée un long moment. Puis elle s'arrache au sol et prend seule ce chemin qu'elle pratique depuis deux ans déjà. Elle est écrasée et en même temps poussée par la fatalité.

Elle continue, avec Korniy pour voisin, la vie commune avec Stepan. C'est-à-dire qu'ils s'étendent sur la même couche, s'assoient à la même table. Mais elle ne le voit pas, ne l'entend pas, il n'existe pas pour elle. Lui, a tout deviné, tout compris ; il s'abrutit de travail pour penser le moins possible. Il a de nombreuses commandes de menuiserie, la hache fend le chêne, le rabot vole entre les mains habiles.

Korniy ne séjourna que deux semaines au village. Après le départ du matelot, Mariya va pleurer des nuits entières dans le jardin qu'il vient de quitter. Une haie, un champ, une autre haie, et la voici chez le bien-aimé. Elle se pique

aux ronces, elle se brûle aux orties, mais qu'importe ? elle est chez Korniy ! Peu à peu, elle y pleure moins. Les jeunes pousses du tilleul parfument la nuit, le rossignol chante... La femme, la mère même finissent par tout oublier... Stepan ne compte pas... Roman ne comptera bientôt plus... Elle oublie sa situation, son mariage, toute sa vie de femme ; elle se retrouve jeune fille, libre, amoureuse de Korniy... Elle attend l'aurore comme elle attendrait l'amour.

Stepan vit des jours misérables, il se saoule de travail. Ivresse pour ivresse, puisqu'il ne peut plus compter sur celle de l'amour.

Mariya se métamorphose. Le printemps la fait revivre. Elle s'épanouit à nouveau, se gonfle comme un fruit bientôt prêt à cueillir. Elle renonce aux nuits du jardin ; mais elle est exaspérée d'avoir toujours Stepan auprès d'elle à la maison. Sa présence lui devient tellement odieuse qu'elle commence à le haïr. Elle le rend responsable de tout ; elle voudrait se venger, rien que pour le plaisir de lui faire payer ce qu'elle a souffert !

Elle redevient coquette, met des jupes voyantes. Elle porte à nouveau ses cheveux en nattes et va tête nue, comme une jeune fille, sans souci du scandale. Qu'on la réproouve, elle s'en moque ! Elle sort, elle s'amuse, elle danse ! Elle s'attarde la nuit le long des haies avec les mauvais garçons. Sa meilleure amie devient Hanna qu'elle déteste. Mais elles courent ensemble. Elle rentre tard dans la nuit, parfois seulement à l'aube. Stepan l'entend arriver ; il sait. Mais il se tait. Il lui fait place dans le lit tiède, puis il écoute son souffle à l'instant qu'elle s'endort.

Mariya est endimanchée du début de la semaine à la fin. En sortant, elle donne des ordres à son mari pour la nourriture des animaux. Mais Stepan oublie parfois les cochons et les poules. A son retour, Mariya le lui reproche par des scènes terribles auxquelles le boiteux ne répond rien.

Trikhone blâme son ami :

— Tu es la risée du village ! Moi, à ta place, je l'aurais rouée de coups la première fois. Ça lui aurait ôté le goût de recommencer. Elle court après les garçons comme une femelle derrière le mâle, et toi tu n'as pas une cuillerée de soupe chaude ! Regarde ta chemise, la vermine te la mangera sur le dos !

Stepan s'en retourne, sans mot dire.

* * *

Quand vint l'hiver, Stepan proposa à sa femme de lui faire à nouveau la lecture. Mais maintenant, Mariya préfère les cartes et les chansons. Or, ces chansons-là ne se chantent pas dans une maison où il y a des icônes.

Odarka réproouve à son tour son beau-frère de supporter une existence pareille. Elle déclare à Stepan que Mariya déshonore la maison. Les deux femmes se chamaillent, mais comme Mariya crie plus fort, elle a le dessus. Michailo intervient et met son frère en demeure de faire entendre raison à la dévergondée. Alors, Stepan prend ses affaires et celles de Mariya et les transporte de l'autre côté de la maison.

On partagea tout, il y eut des contestation pour chaque

arbre, pour chaque pouce de terre. La patience de Stepan et la sagesse de Michaïlo vinrent enfin à bout des cris et des querelles.



Stepan restait dans sa chambre solitaire, inhospitalière à son âme trop sensible.

Il prit la bible et décida de tout relire. Les anciens sages vinrent jusqu'à lui, lui expliquèrent le passé et l'avenir, le consolèrent du présent. Les grands bouleversements, Sodome et Gomorrhe, Jérusalem, Babylone, toutes les prophéties bibliques, cataclysme ou rédemptions, tout ce qui, prédit, arriva, impressionna tellement l'infirme qu'il eut lui-même des visions. Il pressentit l'approche d'une époque étrange et tragique où tout serait détruit, où Dieu lui-même serait poursuivi, chassé par les hommes, l'époque de Satan triomphant.

Un jour, une voisine des Koukartchouk aborda Stepan. Veuve depuis plusieurs années avec trois enfants, sans ressources, Hapka était connue comme la plus fiéffée bavarde du village. Elle éclipsait en commérages toutes les Odarka environnantes.

— Que fais-tu, Stepan ?

— N'importe, pourvu que la journée finisse !

— Et Mariya, elle s'amuse toujours ?

— Elle est jeune.

— Si tu dois attendre qu'elle soit vieille pour se ranger, tu crèveras avant.

Stepan garde le silence.

— Sans être sorcière, je peux tout de même t'aider. Viens donc me voir, lui dit la cancanière.

Dès lors, les soirs que Mariya restait à la maison, Stepan s'aventurait dans la cour, de là dans la rue, pour arriver finalement chez Hapka.

Elle le recevait avec des sourires aimables, lui rapportait tous les potins, tous les ragots des alentours. Cela distrait Stepan. Il rentrait l'esprit délassé. Puis il s'avisa qu'on allait jaser sur ces visites comme sur tout le reste, et il prit presque la détermination de ne plus retourner chez la veuve.

Mais le soir arrivait, et si Mariya ne sortait pas, elle semblait tellement importunée par la présence de son mari que celui-ci préférerait encore s'en aller.

On racontait déjà que le boiteux faisait la cour à sa voisine. Hapka favorisait elle-même ce bruit. Elle se vantait d'avoir reçu de Stepan des bonbons, — et quels bonbons ! — un foulard, une jupe : une jupe rouge, ample, magnifique !

Quelqu'un, paraît-il, avait même vu cette fameuse jupe...

La rumeur porta l'histoire jusqu'à Mariya. Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Il peut bien faire du boniment à n'importe qui, et même des cadeaux, et encore s'offrir lui-même si quelqu'un en veut !

Cependant, un soir que Mariya ne semble pas devoir quitter la maison, Stepan prend son chapeau.

— Halte ! crie la femme.

Stepan est un peu décontenancé ; il ôte son chapeau.

— Où vas-tu ainsi tous les soirs ?

— Faire un tour, bafouille le paysan.

— Ouais ! un tour chez la voisine. Est-ce que tu t'imagines que j'ignore où tu vas ? Tout le monde se gausse de tes escapades. Écoute : ou tu resteras à la maison ou tu iras t'installer chez ta belle !

Stepan ne sortit pas. Le lendemain non plus. Et Mariya resta aussi à la maison. Ils se taisaient, mais sans hostilité. Puis un petit livre apparut. Le mari lut. La femme écouta. C'était l'aventure d'un mauvais sujet qui tomba amoureux d'une nonne. Elle lui promit d'être à lui s'il changeait son mode d'existence. Il s'amenda, mais il abandonna la nonne pour se marier avec une autre. Désespérée, la religieuse quitta son couvent et se prostitua. Puis elle mourut sur la rue et le diable vint chercher son âme. Mais un ange l'avait précédé.

« — Laisse, le malin ! L'amour de cette femme a sauvé son âme de l'abîme : elle m'appartient.

« — Trop tard ! répliqua Satan.

« — Il n'est jamais trop tard quand il s'agit de sauver une âme ». Et l'envoyé de Dieu emporta son précieux fardeau.

Mariya écouta toute l'histoire sans interrompre une seule fois. La lecture achevée, elle regarda son mari avec douceur. Il fut bouleversé par cette expression nouvelle mais ne trouva rien à dire. Une larme essuyée d'un revers de main et ce fut tout. Ils se mirent au lit. Stepan n'osait pas approcher sa femme. Mais il sentit une main chaude sur son épaule. Il la saisit, y appuya ses lèvres, puis il poussa une sorte de

gémissement rauque, la plainte féroce d'une bête affamée. Cette nuit-là, Mariya fut enceinte pour la troisième fois.

* *

On nomma l'enfant Nadija. Son baptême donna prétexte à une fête exceptionnelle et amena la réconciliation avec Odarka et Michailo. Pas encore relevée, l'accouchée appela son mari près d'elle.

— Regarde, Stepan, la petite a ta bouche.

Le père ne sait comment exprimer son bonheur ; il saute sur sa jambe valide. Il trouve enfin à répondre que si sa fille a sa bouche, elle a les beaux yeux noirs de sa mère.

Mariya revit avec Nadija les délices maternelles qu'elle a éprouvées avec Roman : les premières dents, les premiers pas, les premiers mots sont pour elle autant de joies. Mais elle est plus pondérée, plus amène, moins exigeante et moins exclusive.

Stepan avait beaucoup de travail. Ses terres fructifiaient, son atelier prospérait. Il construisit une nouvelle charrette. Les caves et les greniers se remplirent. Des vaches, des chevaux vinrent repeupler l'étable.

* *

A deux ans, Nadija gambadait, babillait autour de ses parents. Sa mère l'habillait bien, elle la conduisait le dimanche à l'église où les gens s'extasiaient sur l'enfant.

Stepan et Mariya travaillaient du lever au coucher du

soleil. Les jours passent, ni lents ni rapides : paisibles, équilibrés, pleins.

Mais, après un rude hiver, une vague de typhus et de scarlatine déferle soudain sur le village.

Le Gouvernement est loin. Des populations entières peuvent disparaître sans qu'il en soit informé. Aucune mesure n'est prise contre les épidémies.

Chaque jour, des dizaines de cadavres sont portés au cimetière. Les chiens hurlent à la mort, les gens pleurent. Il ne reste guère de maison où la camarade n'a pas fauché quelqu'un. La vive et jolie Nadija est emportée en quelques semaines.

A force de voir mourir ses enfants, Mariya se demande ce qu'est la vie et si ce qu'on peut appeler la vie ne commencera pas enfin bientôt.

Un nouveau malheur survient qui atténue le premier. Stepan, malade à son tour, s'est débattu pendant un mois contre la mort. Il est resté huit jours sans connaissance. La maison manquait de bois, de farine. Le malheureux s'est levé avant d'être tout à fait guéri. Il est allé au moulin, à la forêt. Un arbre a écrasé sa jambe déjà estropiée. On le ramena tard dans la nuit, en sang, à demi inconscient. Mariya courait de porte en porte implorer du secours.

On finit par emmener Stepan à l'hôpital, à vingt deux kilomètres du village. Mariya demeura seule. La famille de Michailo était terrassée par le typhus. Plutôt dans l'espoir d'être contaminée que par dévouement, Mariya les soigna tous. Elle n'attrapa rien.

Elle allait voir Stepan chaque semaine et lui apportait

des vivres. Cette fois encore, il triompha de la mort. Il dut subir plusieurs opérations, puis sa jambe fut mise dans le plâtre ; mais il n'était pas encore question de son départ de l'hôpital.



La terre refleurit. Un vent propice souffle sur la campagne.

A Pâques, le matelot Korniy, ayant terminé son service, rentre sain et sauf au village dévasté par les récentes épidémies. Il est débordant de santé et semble d'autant plus gaillard que les gens sont encore marqués par la rude épreuve. Il plastronne un peu, se mouche dans un mouchoir, fume du tabac très fort qui l'enveloppe d'un nuage de fumée avantageux et s'exprime, comme tous les soldats qui s'appliquent à parler le russe, en un affreux jargon qui n'a plus rien d'une langue véritable. Les femmes le regardent, les hommes l'écoutent : il a vu le Tzar en personne...

La terre réclame le grain. Les paysans se lèvent à l'aurore, se signent à l'apparition du soleil et partent pour les champs. Un matin, Mariya rencontre Korniy.

— Ah ! bonjour, Mariya. Comment vas-tu ?

La femme reste muette de stupeur.

— Tu ne me dis pas bonjour ? Il y a si longtemps qu'on ne s'est vus !... Mais tu es toujours aussi jolie... Toujours tes mêmes yeux brillants... Tu ne t'ennuie pas toute seule ?

Mariya le comprend avec peine. Elle rougit, remarque ses moustaches relevées, sa nuque rasée, la montre qu'il porte en bracelet sur son poignet blanc et velu.

— Tu as perdu l'habitude de parler ? poursuit l'ancien matelot. Autrefois, tu chantais du matin au soir.

Puis il demanda s'il la reverrait bientôt. Elle dit qu'il pourrait l'aider. L'ouvrier qu'elle avait embauché n'arrivait pas à bout de la besogne. D'autre part, Korniy n'avait ni travail ni pain. Sa mère et sa sœur végétaient dans leur chaumière à moitié éboulée.

Korniy s'installa plus ou moins chez Mariya. Le valet loué pour la saison colportait auprès des voisines curieuses ce qui se passait chez la fermière. Korniy l'insultait, la jetait dehors en pleine nuit, et elle restait dévêtue et tremblante sur le seuil, implorant son amant.

— Ah ! celui-ci n'est pas comme Stepan, ricanaient les commères, il la traite comme elle le mérite la chienne !



Stepan est toujours à l'hôpital. Il s'ennuie de Mariya, de sa maison, de la terre. Il voit le soleil ; le printemps a revêtu de vert la branche que la brise balance derrière la fenêtre. Un oiseau s'y pose, s'y égosille en un hymne éperdu au renouveau qui va féconder les champs et les nids. Et lui, le pauvre Stepan, il est encore cloué à son lit solitaire et douloureux. Voici deux semaines que Mariya n'est pas venue. Il l'excuse, car il suppose qu'elle a trop de travail pour consacrer une journée à cette visite.

Un jour, Michailo se rendit à l'hôpital à la place de sa belle-sœur. Stepan commençait à bouger dans son lit.

Michaïlo lui raconta tout : le retour du matelot, son emprise sur Mariya, la conduite de celle-ci.

Il attendit d'avoir tout dit pour s'apercevoir du mal qu'il venait de faire. Stepan s'allongea, sans desserrer les dents. Il voyait Mariya, la fière Mariya déchaussant le matelot, s'attachant comme une liane au corps musclé de son rival ; il la voyait, esclave du bellâtre, baisant la main qui l'avait giflée.

* * *

Il retourna chez lui à la Pentecôte, avec des béquilles. Il fit d'abord le tour de l'étable et de la grange. Il souffrait atrocement de sa jambe et ne put aller plus loin. Le lendemain, il visita le jardin.

— Les pommiers n'ont pas été taillés, Mariya.

— Tu étais ici pour le faire ?...

— Les platebandes du potager ne sont pas sarclées.

La femme ne répond même plus. Stepan n'insiste pas.

Le soir, on entend craquer la haie... Mariya n'est plus là... Stepan saisit ses béquilles, la hache, sort à son tour... Dehors, il hésite, suit la haie, attend de longs instants, peut-être des heures... Quand il revient, Mariya est couchée, endormie, un sourire aux lèvres. Il repose la hache, les béquilles, s'assied sur le banc près du poêle et finit par succomber lui-même au sommeil.

Les soirées passent à peu près toujours semblables. Finalement, Stepan renonce à la hache, mais il prend une résolution.

— Ça ne peut pas continuer ainsi, Mariya.

— Non, c'est impossible, approuve la femme.

Et comme Stepan ne précise rien, elle reprend :

— Écoute, Stepan, il vaudrait mieux que nous divorçons.

Le mari baisse la tête. Il était loin de s'attendre à cela.

— Non, Mariya. Jamais !

La femme pleure, supplie. Stepan ce cède pas. Alors elle, éclate :

— Tu sais pourtant bien que je ne t'aime pas ! Je ne t'ai jamais aimé, tu entends ? C'est un autre que j'aime. Je l'aime depuis toujours ! Je ne peux pas vivre sans lui.

Après un long silence, Stepan, déchiré, réplique :

— Et moi, crois-tu que je puisse vivre sans toi ?

— Tais-toi, tu me tortures ! Tu m'a prise malgré moi. Je vis avec toi depuis sept ans. Maintenant, je ne peux plus ! C'est à l'autre que je m'étais promise. Devant Dieu, je dois être à lui.

— Personne ne sait ce que Dieu veut.

Mariya comprend qu'il est inutile d'insister maintenant.

* *

Stepan se remettait peu à peu au travail. Mariya partait chaque soir, rentrait quelques heures plus tard. N'avait-il pas déjà supporté cette vie-là ? Les choses ne s'étaient-elles pas arrangées ? Sait-on jamais ?

Mais un jour qu'il était allé chercher de la farine au moulin, il fut surpris de ne pas trouver Mariya au retour. L'heure de la fugue quotidienne n'avait pas encore sonné. Il prit un

morceau de pain, leva les yeux vers les icônes. La Sainte Vierge de leur mariage avait disparu. Un soupçon traversa l'esprit du paysan. Il alla vers le coffre. Vide ! Plus un seul oreiller sur le lit ! Mariya avait tout emporté.

Stepan est effondré, ahuri : sa raison se refuse d'abord à admettre la réalité. Les faits, cependant, ne lui permettent pas de douter longtemps,

« Elle est folle ! M'avoir abandonné, moi qui ai tout supporté, qui ai toujours été bon avec elle, qui l'ai toujours comblée de tout, pour ce Korniy qui n'a rien, pas une bête dans sa cour, pas même de quoi manger, et qui la bat !... »

Et son cœur, sa chair ont encore tous les élans vers la femme infidèle. Il lui pardonne, il l'aime, il a besoin d'elle...

« Mariya, reviens ! Je souffre tant sans toi. Je ne dirai rien. Je ne t'ai jamais rien dit, jamais une méchanceté, jamais un reproche... Ce n'est pas ma faute si les petits sont morts... Je les aimais comme toi... Si tu savais comme j'ai mal... Reviens... Mariya !

Ce soir, Stepan ne fait pas sa prière. La Vierge souriante n'est plus là... Elle sourit chez Korniy. A sa place, il n'y a plus qu'un rectangle nu et une toile d'araignée. Il ne trouve rien à dire à la Sainte Mère qui, elle aussi l'a abandonné. Sa main est lourde, trop lourde pour monter jusqu'au signe de la croix.

La nuit fut longue, les coqs chantèrent. A l'aurore on entendit une averse. Quelques pommes tombèrent.



Stepan ne sait plus comment il vit, combien de jours, de semaines ou d'années se sont écoulés depuis le départ de Mariya.

Elle, elle vit de son côté, subit de nouveaux affronts. Elle annonce à Korniy qu'elle est enceinte.

— Ah ! tu as bien choisi ton moment ! Si tu as un gosse, je te chasse avec lui ! Stepan vous prendra tous les deux !

Elle alla se confier à une maritorne et revint malade. Ainsi, du moins, Korniy la garderait.

Las d'attendre en vain, Stepan se décida à accepter le divorce, à condition que Mariya en supportât les torts et les frais. Elle est heureuse, mais elle ignore où trouver l'argent. Un usurier juif consent à lui prêter trente roubles.

Elle et Stepan prennent le train ensemble pour aller au Consistoire où s'obtiennent les divorces. Au retour, Stepan s'arrête devant le buffet de la gare.

— Tu n'as pas mangé, Mariya ? Viens !

— Non, Stepan, je n'ai pas d'argent.

— J'en ai. Viens !

Stepan commande du pain et du jambon. Mariya avale voracement. Stepan l'examine.

« Comme elle a changé ! »

Il rappelle le garçon et fait apporter de la bière.

Ils ont les papiers qui les séparent légalement. Tout ce qui a été vécu, souffert, peut donc être oublié.

Mariya a faim, ses yeux sont cernés, elle est décharnée,

blafarde. Mais elle n'est pas triste. Elle est même enjouée. Elle commence une vie nouvelle, libre, la vie qu'elle a choisie depuis qu'elle a compris la vie.

Stepan songe de son côté.

— Mariya...

— ... Si on déchirait les papiers... Tu reviendrais avec moi...

Mariya est suffoquée, Stepan tremblant.

Elle essaie de sourire.

— Stepan... c'est impossible.

Et elle se remet à manger. Stepan la regarde en silence.

II

La cour de la chaumière de Korniy est limitée par une haie qui borde la propriété de son frère. Il faut traverser cette propriété pour accéder au verger et au potager de l'ancien matelot. Le frère est acariâtre, versatile. Pendant ses crises de mauvaise humeur, il est interdit de passer sur son domaine.

En été, les tournesols et les roses trémières fleurissent le long de la haie et la surélèvent agréablement. En hiver, la neige s'y entasse et l'exhausse souvent assez pour créer une barrière épaisse propice entre les deux habitations.

Korniy a un seul pré, un seul champ, et pas de grange. Il érige ses meules de foin contre la chaumine, le plus possible à l'abri de la pluie et du vent. Mais la chaumine elle-même, bâtie au sommet d'une colline à l'extrémité du bourg, est offerte à toutes les averses et à toutes les bourrasques, comme aussi à tous les rayons du soleil, de l'aurore à la brune.

Mariya reprit ses deux desssiatine et la vache avec sa génisse. On garda la génisse et on vendit la vache pour rembourser le Juif.

Le dimanche, habillé en marin, Korniy prenait son accordéon. Mariya l'écoutait dévotement. Des gars et des filles venaient chez eux et on dansait jusqu'à la nuit.

Mais si ces divertissements rappellent les bouges à matelots de tous les ports du monde, ils ne donnent pas à manger.

— Finies les rations du bord ! Il faut gagner sa maigre pitance !

L'accordéon et le costume marin sont relégués au débarras. Le bracelet-montre est accroché sous les icônes. Korniy a, peu à peu, retrouvé la langue maternelle ; et en même temps le goût du travail.

Cependant, les injures et les coups continuaient à tomber aussi dru sur Mariya soumise et courbée. Elle n'ose pas se plaindre. De quel droit se plaindrait-elle ?

« N'ai-je pas trahi mon serment ? »

Elle a préféré la richesse à l'amour ; aujourd'hui, l'amour se venge. Elle n'ose même pas demander ce que faisait le matelot alors qu'elle était infidèle. Avec les hommes, il parle des filles de couleur, des filles des ports. A Mariya, il ne dit rien.

Résignée, presque repentante, elle subit les horions et les insultes. Elle ne cherche à obtenir de son amant que la mise en valeur du peu qu'ils possèdent.

Pour construire une grange solide, il va lui-même à la carrières En guenilles, le pic à la main, il plaît à Mariya autant qu'avec son ancien costume du dimanche ou sa tenue militaire. Il rentre pour manger un morceau, faire sa prière et se coucher.

Tandis que Mariya et Korniy s'acharnent à l'ouvrage, la

sœur, paresseuse, n'a pas accepté le nouveau mode de vie. Elle est allée se placer chez le prêteur juif. La mère bougonne du matin au soir, mais Mariya n'y prête aucune attention.

A nouveau enceinte, elle est heureuse ; mais elle redoute d'en faire part à son amant. Elle attend qu'il ne soit plus possible de dissimuler.

Korniy hausse les épaules, crache par terre. Mariya tremble. Il déclare qu'il l'épousera avant la naissance de l'enfant.

Il apporte à boire, tue le cochon, rassemble les voisins pour les préparatifs du mariage.

Les mauvaises langues insinuèrent qu'à l'église, le ventre de la mariée était trop lourd pour ses jambes. Qu'importent à Mariya les ragots du village ? Elle était enfin la femme de Korniy, devant la loi, devant Dieu... On pouvait médire, calomnier, rien ne risquait d'entamer la plénitude simple de son bonheur. Elle aurait seulement voulu pouvoir murmurer, chanter, crier sans arrêt ce nom : « Korniy » !



Le soleil décline. Mariya monte deux seaux d'eau de la vallée. Elle est essoufflée, s'arrête un instant, repart. Elle cherche des yeux sa génisse, les blés ondulent de l'autre côté du versant, les derniers rayons du soleil dorent les champs à flanc de coteau. Bientôt retentissent les premiers battements de la grosse cloche. Trop lasse en cette veille de

dimanche, Mariya se contentera de prier sous les icônes de sa mesure.

Dès qu'il rentre, Korniy s'apprête pour le lendemain. Il aiguisé son rasoir, mais ne fait tomber sa barbe qu'après avoir piqué la joue de Mariya ravie de cette facétie.

Un fils est né. On l'appelle Demko, en souvenir du meilleur camarade de Korniy dans la marine. Mariya n'aime pas ce nom, mais qu'importe s'il plaît au père ?

Déprimée, mal alimentée, la mère n'a pas assez de lait pour nourrir convenablement l'enfant. Elle supplie son mari d'acheter un porcelet.

— A Noël, on aura du jambon, du lard, du saucisson : on pourra manger à sa faim.

Trop longtemps en friche, le champ de Korniy ne rapportera pas grand'chose, mais ceux de Mariya, cultivés par Martin puis par Stepan jusqu'à la saison dernière, sont splendides.

Mariya moissonne, Demko gazouille dans les gerbes. Elle s'arrête pour lui donner le sein, puis reprend la faucille.

— Du temps de Stepan, elle n'en faisait pas tant, gaussent les voisins.

Le soleil couché, Mariya moissonne encore. Et quand elle aura fini chez elle, elle ira recommencer chez les autres.

Demko dort parmi les épis. La lune se lève. Mariya termine, elle prend l'enfant, le porte jusqu'à la chaumière.

De son côté, Korniy fauche pour lui, puis pour ceux qui l'embauchent. L'amour du travail et de la terre l'empoignent de plus en plus. Il s'attache à eux, oublie les loisirs et les errements du service, délaisse les gestes brutaux et les mots

orduriers. Lorsque Mariya rentre après lui, épuisée, il ne l'oblige plus à danser autour de lui.

— Repose toi, Mariya. J'ai déjà mangé et maman a soigné le cochon.

Ces quelques bonnes paroles ôtent à Mariya toute fatigue. D'ailleurs, elle doit laver et coucher l'enfant. Celui-ci dort longtemps et la femme s'agite encore.

— Mon Dieu ! Korniy, si on pouvait être un peu plus à son aise, amasser quelques biens !...

— Ne te casse pas la tête, couche-toi.

Sitôt au lit, Mariya tombe dans le sommeil comme une pierre.



A l'automne, il y a du blé, du seigle, de l'avoine et du foin dans la grange. Korniy la contemple comme un autre enfant ; il en fait plusieurs fois le tour. Il est fier de ce début de prospérité. Il veut qu'il y ait autant chez lui que chez Zarouba, que chez Trikhone ou chez Koukartchouk.

« Je les vauz bien », songe-t-il.

Et il pense encore :

« Le bonheur est dans la réussite. »

La récolte des fruits lui permet d'en vendre la moitié. Pour l'autre, il aménagea une cave. Les liqueurs de cerise et de prune que Mariya a faites y occupent, en grosses bouteilles ventruées, la plus haute planche. Sur les autres, les pommes, symétriquement rangées, embaument. Mariya est contente de voir toutes ces richesses. Elle est contente aussi parce que

Korniy n'a pas touché aux liqueurs. Il y a seulement quelques mois, il aurait tout bu... Maintenant, il attend l'occasion, quand des gens viendront, pour une fête...

Il amasse du bois pour l'hiver ; il achète deux chevaux : il labourera avec ses propres bêtes. Ensuite viendra le tour de la maison. Il la veut sur des fondations de pierre, avec les murs en brique.

Il pense aussi à sa femme.

« Pauvre Mariya ! Je ne lui ai jamais rien acheté ! »

Il rapporte de la ville un foulard et de l'étoffe pour une belle jupe, et il pose étoffe et foulard devant Mariya. Elle exulte, lui saute au cou, l'embrasse à perdre haleine. Confus, Korniy bredouille :

— Assez, Mariya... Ce n'est rien.

Il n'aurait jamais imaginé qu'il pût être aussi agréable de faire plaisir à quelqu'un...



La veille de Noël, il gèle fort. La chaumière est à moitié ensevelie sous la neige. Une lueur rouge éclaire les petites fenêtres. Une fumée s'élève de la cheminée. Les rues sont silencieuses. Parfois, le pas d'un paysan rompt puis accuse ce profond silence.

La salle est décorée de fleurs en papier et d'essuie mains brodés. Mariya a allumé la lampe devant les icônes. Dans la demi-obscurité de la pièce règne une odeur de pain chaud. Sur la table recouverte de toile blanche, elle a éparpillé du

foin et des graines de toutes les céréales. Puis elle a dressé au centre une gerbe de blé, de seigle, d'orge et d'avoine liée par un ruban. Maintenant, elle dispose une jatte de blé cuit une compote de fruits séchés, des gâteaux de froment. Tous les produits de la propriété figureront sur la table au repas de cette nuit-là ¹.

La grande fête approche. Au chant des premiers coqs ², on se lèvera pour aller à l'église.

Korniy, sa mère, Mariya se mettent à table. Tout est bon, fait de leurs mains. Ils rendent grâce à Dieu d'avoir permis de récolter, de confectionner, de manger tout cela. Un bonheur calme éclaire leurs visages.

Korniy parle. Il raconte ce qu'il a vu dans les lointains pays où il a fait escale.

— Maintenant, là-bas, c'est l'été.

— A Noël ?

— Oui, Mariya, Il fait chaud, les arbres sont en fleur.

— Que la terre est grande !

— Grande, oui ! Là-bas, les hommes sont noirs, presque nus. Les bêtes sont féroces... Les plus petites tuent comme les plus grosses. Il y a aussi des plantes qui tuent.

— Il y a beaucoup de soleil ?

— Il y en a trop... Il tue lui, aussi.

1. Du moins les produits de la terre, car ce repas est maigre.

2. Vers minuit. On ne dit pas l'heure. Souvent même n'a-t-on pas d'horloge. On situe le temps : le jour, d'après le soleil ; la nuit, d'après les étoiles ou la lune si on se trouve dehors ; d'après le chant du coq si on est à l'intérieur. Les seconds coqs chantent vers 2 heures du matin.

Il faut que ce soit Korniy qui le dise pour que Mariya puisse croire une chose pareille.

— Et la mer ?...

— La mer ? Elle est souvent terrible, mais si belle ! Sur la mer, le soleil ne se couche pas : il fond dans l'eau. Il y a des vagues hautes comme nos montagnes. Elles arrivent les unes après les autres, sans arrêt, soulevées par la tempête.

La femme est émerveillée.

Korniy continue, en veine d'évocations.

— Et puis, il y a au contraire, des pays glacés. Le soleil est toujours bas, toujours rouge, en colère de ne pas monter plus haut. Quand il se couche, c'est pour longtemps. On reste des semaines sans le voir.

— Mais alors, il fait nuit ?

— Non. C'est une drôle de lumière qui éclaire, comme un arc-en-ciel.

— Et les gens ?

— Il y a des hommes partout. Ceux-là mangent la chair des bêtes et ils s'habillent avec la peau.

— Tu as tout vu, Korniy ! Tu connais tout !

Mariya est transportée d'admiration, d'adoration.

— Si tu savais comme je t'aimais ! Ça seulement, tu ne peux pas savoir...

— Et moi, crois-tu que je ne t'aimais pas ?

— Rappelle-toi ton congé... Si tu m'avais moins narguée...

— Un matelot n'a pas le droit de s'attendrir, Mariya.

— Mais tu es matelot.

— Je l'étais. Maintenant, je suis paysan. La terre est douce...

— Et la mer ?

— La mer est dure. Elle dit tous les jours à l'homme qu'il n'est rien.

— Et tu m'aimais quand même ?

— Comme un bête.

Un frisson parcourt Mariya. Elle pense à son mariage avec Stepan. Korniy aussi songe à Stepan...

— Des fois, j'avais envie de l'étrangler. Mais j'étais en Sibérie ! Matelot, je devais tout supporter. Les camarades parlaient souvent des femmes. Et moi, je pensais : Mariya ?... Elle est comme les autres... Aujourd'hui la mienne, demain celle du diable !

— Tu le penses encore ?

— J'étais matelot ! Maintenant, j'ai retrouvé la fille de la terre.

La vieille intervient :

— Allons, couchez-vous, les enfants ! Il sera bientôt l'heure d'aller à l'église.

Mariya sourit à ce mot d'« enfants » qui lui fait chaud au cœur. Peut-être sont-ils en effet des enfants... Ils vont se coucher. La veilleuse brûle devant les icônes.

En cette nuit de Nativité, on n'éteint pas les lumières, même pour dormir. La lampe éclaire la chaumière comme la lune la campagne. Le village est endormi dans la clarté céleste et familiale.

La neige tombe à gros flocons très lents. On sommeille en attendant la messe de minuit et les fêtes du lendemain. Ce sera encore des chants et des danses, des jeux et des

ripailles. Chez Korniy, on ressortira enfin les fameuses liqueurs, — et aussi l'accordéon.



Au printemps, Mariya confie dans un sourire :

— Nous aurons bientôt un autre enfant.

Korniy veut épargner à sa femme les besognes les plus rudes. Mais elle abat toujours autant d'ouvrage.

— Tu n'es pas trop fatiguée ? s'inquiète-il souvent.

— Il y a tant de travail, objecte-t-elle : on n'a pas le temps d'être fatigué !

— On aura le temps de mourir ! riposte le fermier.

Et ils se remettent à confectionner des briques avec de la terre glaise. Korniy a construit un four et il cuit lui-même ses briques. Il a vu dans bien des pays comment on peut bâtir une maison, et il espère entreprendre la sienne avant la fin de l'été.

Tout en travaillant, Mariya surveille Demko qui commence à marcher. Ici, il y a de l'eau, là du feu, plus loin des touffes d'orties. La mère voit tout, entend tout ; on dirait qu'elle est partout. Korniy est content d'être bientôt père pour la seconde fois.

— Vas-y, femme, continue ! Nous aurons de la terre : tu peux la peupler.

Mais quand elle accoucha de deux jumeaux, il plaisanta :

— Si tu y vas de ce train-là, Mariya, on sera bientôt toute une tribu.

Les nouveaux-nés, un garçon et une fille, furent bap-

tisés celui-là Maxime, celle-ci Nadija, en souvenir de la première fille de Mariya.

Une joyeuse tablée fêta chez les Perepoutko la naissance des jumeaux et la pose de la première pierre de leur future maison.

La construction coûta cher. Il fallut vendre la truie qu'on avait achetée pleine. L'automne arriva qui permit de vendre aussi des fruits.

L'emplacement de la nouvelle bâtisse est bien dégagé et tout à fait indépendant. Un grand verger, même des buissons ont été prévus.

Les murs montent. Mariya les revêt de chaux. Korniy rêve d'une toiture en tuiles.

Mariya est tellement heureuse qu'elle n'attend pas que tout soit sec pour commencer à transporter ses affaires. Elle aura maintenant une belle pièce spacieuse et une cuisine à part.

Pour modérer son enthousiasme devant les voisins qui viennent voir l'aménagement du nouveau domicile, Mariya fait observer :

— Il manque encore des rideaux, des bancs... Il faudrait aussi quelques pots de fleurs...

Pour Noël, Korniy voulut donner une fête. On mangea, on but ; on s'amusa beaucoup et toute la nuit.

* *

1905 : la guerre avec le Japon !

Plusieurs hommes du village sont appelés, Korniy entre autres.

Il est désolé de laisser Mariya seule avec les enfants, d'abandonner sa ferme en plein développement. De son côté, Mariya se lamente :

— Que vais-je faire avec tout ce travail et tous les enfants ?

Et encore :

— A la guerre, sait-on jamais !

En partant, Korniy embrasse longuement sa femme, les petits... Tous les voisins viennent lui dire au revoir, lui souhaiter la protection de la Vierge, la bénédiction des Saints. On l'accompagne au delà du bourg. Mariya va jusqu'à la gare. Au moment de la séparation, Korniy ne peut retenir ses larmes devant Mariya qui sanglote.

Une lettre arriva bientôt. Mariya ne sait pas lire. Elle courut chez ses voisins Zakablouk où le fils Marko épela le message de Korniy :

— « J'annonce d'abord que je suis sain et sauf. Je souhaite à tous la même chose. Je salue ma chère femme, ma mère, les petits et les voisins... »

Ensuite venaient les recommandations du marin fermier concernant les bêtes et la terre. Il indiquait comment il fallait labourer et ce qu'il fallait semer.

Mariya écoutait, le cœur serré. Puis elle alla acheter du papier, une enveloppe, un cadeau pour le jeune Marko et elle revint dicter sa réponse à Korniy.

— « Notre cher mari et père : Merci pour ta lettre du 25 février. Nous sommes aussi en bonne santé et te souhaitons la pareille ».

Mariya réfléchit un instant.

— Écris encore qu'on nourrit les cochons...

Et après une nouvelle pause, elle continue à dicter :

— « Mère va mieux, mais la génisse a beaucoup dépéri. Les enfants poussent. Je m'ennuie et pleure jour et nuit. »

Encore un temps d'arrêt ; puis Mariya reprit :

— Dis-lui aussi de faire attention et de ne pas se jeter imprudemment dans la mêlée.

Et Marko traça finalement ces mots :

— « Reviens au plus vite. Je t'embrasse sans fin. Ta femme devant la loi : Mariya Perepoutko. »

Elle expédia sa lettre et attendit la réponse. Elle espérait, désespérait, pleurait, priait tour à tour.



Stepan ne se remariait pas. Il avait repris sa place au foyer de son frère. Mariya ne le rencontrait pas souvent. Elle l'évitait d'ailleurs le plus possible. Une fois, cependant, elle ne put s'esquiver. Elle revenait de l'église et Stepan avança vers elle.

— Tu t'ennuies sans ton mari ?

— Il y a trop à faire pour s'ennuyer, répartit la femme.

— Il t'écrit ?

— Une seule fois. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur. Je viens d'aller prier pour lui...

— Si je pouvais t'être utile à quelque chose ?

— Non, Stepan. Je prendrai un ouvrier pour les semailles. Au revoir ! »

— Pourquoi t'en vas-tu si vite, Mariya ?
Mais elle est déjà loin.

* * *

Pâques approche. Mariya se confesse et communie. Stepan aussi. Tous les soirs, ils reviennent de l'église ensemble. Mariya a perdu sa fraîcheur d'autrefois. Le surmenage, les soucis, les privations ont flétri sa beauté. Ils gravissent péniblement la côte. Stepan clopine, Mariya est lasse. D'habitude, ils se séparent sans s'être rien dit, ou presque. Ce soir, quand ils parviennent à la crête, l'homme demande :

— Me permettras-tu d'aller te voir ?

— Il vaut mieux pas, Stepan... Tu connais les gens, leur méchante langue...

— Mariya, soupire-t-il, je t'aime toujours...

Elle est confuse, pressée, les enfants l'attendent...

Mais Stepan murmure encore :

— Je t'aime...

— Tais-toi, Stepan. J'ai des enfants...

Puis elle conseille :

— Marie-toi... Il faut vivre normalement.

Et comme il répétait :

— C'est toi que j'aime, Mariya...

Elle articula encore :

— Il faut vivre... je n'y puis rien... Bonsoir, Stepan !

Et elle disparut dans la pénombre.

Au lieu de rentrer chez lui, le boiteux suivit Mariya de loin. Le sentier est très meuble. Les pas s'y enfoncent molle-

ment, sans bruit. Stepan s'arrête près de la grange. Il sort son briquet, allume une cigarette et fume lentement. Quelqu'un approche. C'est Hapka.

— Que fais-tu là ? persifle-t-elle.

— Rien. Je reviens de la messe.

— Il est un peu tard pour la messe ! Tu t'es égaré, mon pigeon ! A moins que tu ne sois attiré par la belle Mariya. Hé ! hé !

— Tais-toi, Hapka !

— Hé, hé, si je t'aidais au lieu de me taire ?

— Que le diable vous emporte, toi et ton aide !

La veuve insinue :

— N'aie pas peur : si elle restait sans rien avec les marmots, elle saurait bien où te trouver !

— Fiche-moi la paix !

Et Stepan se dérobe aux suggestions de la mégère et s'en retourne lourdement chez lui tandis qu'elle dévale de la colline à toute allure.

. . .

L'église est illuminée. Embrasé par les fusées, le clocher du couvent brille de feux multicolores. Les fenêtres de chaque maison sont éclairées.

Chez Mariya, la lampe scintille devant les saintes images. Sur la nappe bien tendue, des pains frais viennent d'être posés. On les portera à l'église dans quelques instants, au chant des seconds coqs.

Mariya attendait le retour de Korniy pour Pâques. Et elle vient de recevoir un message qui la rassure sur la santé de l'absent mais ne lui permet plus de l'espérer pour maintenant.

La fête la plus heureuse, la plus triomphante de l'année sera morne au cœur déçu de la paysanne.

Personne n'est couché. On ne cède pas au sommeil la nuit que le démon accomplit le tour de la terre pour endormir les hommes au moment que s'ouvrent les portes du paradis et que retentit à travers le monde et jusqu'au seuil de l'enfer le cri sublime : « Christ est ressuscité ! »

Mariya et sa belle-mère veillent ensemble. La première contemple l'icône de Dieu le Père, ses yeux profonds et sages, de ce Père qui va faire revivre d'abord sur la terre puis au ciel son fils bien-aimé. Comment peut-on dormir en un tel instant, quels que soient le chagrin, le sommeil, la fatigue ?

Le coq chante.

— Gardez les enfants, maman. Je vais faire bénir les pains à l'église, puis vous pourrez y aller à votre tour.

— Va, Mariya. Tu peux être tranquille !

De tous les côtés, par tous les chemins, des gens viennent vers l'église, portant un pain. De temps en temps, le clocher resplendit et une longue fusée monte vers les étoiles et retombe sur la terre en mille étincelles célestes.

Quoiqu'il soit encore tôt, l'église est pleine. Mariya peut difficilement se frayer un passage. Elle prie avec ferveur. Et quand le chœur entonne l'hymne glorieux : « Christ est ressuscité des morts », elle fond en larmes parmi la foule

joyeuse des fidèles. Quelle allégresse autour d'elle, et en elle quelle désillusion !

Elle sort et s'assied dehors avec tous les autres. Le clergé fait en grande pompe le tour de l'église, puis les cierges tenus par chaque fidèle éclairent la bénédiction rituelle des pains.

A cette minute solennelle, des voisins de Mariya arrivent en courant :

— Mariya ! Ta maison brûle !

— Mon Dieu, les enfants !

Elle s'élançe, bute, chancelle, s'élançe à nouveau. Son cœur saute dans sa poitrine, l'étouffe. Pour escalader la colline, des hommes la soutiennent, la portent presque. Quand elle arrive, tout est fini, la chaumière achève de se consumer. Sur l'emplacement de la grange, il ne reste qu'un amas de pierres calcinées.

— Les enfants !

Des voisins les avaient sortis à grand'peine par une fenêtre de la maison en flammes. La grand'mère avait pu être aussi tirée du brasier. Elle avait du fermer trop soigneusement la porte et peut-être s'endormir. Le diable avait passé.

Tout avait pris feu en même temps. Les bêtes sont atteintes plus ou moins grièvement. Seules, les icônes furent préservées.

A la ferme proche où elle a retrouvé ses enfants sains et saufs, Mariya s'évanouit. La vicille est assez sérieusement brûlée, mais elle est surtout désespérée d'avoir succombé au sommeil et d'avoir ainsi livré la place au démon.

— S'endormir par une nuit pareille !

Des gens viennent entourer Mariya, s'efforcent de la consoler ; on lui apporte du pain, des œufs pour les enfants.

Une assemblée du village décide de l'aider à reconstruire sa maisonnette et de lui fournir des grains pour ensemençer ses champs.

Cependant, des bruits se propagent. Au seuil des portes, près des puits, le long des haies, partout où on se retrouve, on chuchote. C'est Stepan qui aurait fait le coup...

On l'avait vu arriver en retard à l'église, essoufflé, les yeux hagards... On aurait reconnu sa trace facilement repérable sur le sentier...

— Tout de même, qui l'aurait cru ?

— Un si bon travailleur, honnête, sérieux...

— Et qui avait lu toute la Bible !

La rumeur se répandit si bien qu'un matin, les gendarmes heurtèrent à la porte des Koukartchouk. Ils interrogèrent le boiteux qui déclara ne rien savoir. Questionnés à leur tour, les témoins bafouillèrent. Quoique persuadés de la culpabilité de l'homme, aucun ne voulait prendre sur soi de l'accuser formellement. On appela Mariya qui nia tout soupçon sur Stepan. On lui demanda d'où avait pu provenir l'incendie.

— Peut-être de la lampe allumée devant les icônes.

On lui fit observer que le feu s'était déclaré simultanément à la maison et dans la grange.

Elle ne veut à aucun prix accabler son premier mari.

— Je ne sais pas. Je n'étais pas là.



On a été très secourable pour elle. Le blé pointé dans ses champs ; en attendant que sa maison soit rebâtie, les Zakablouk l'ont hébergée.

La police n'avait pas ajouté foi aux dénégations de Mariya. Stepan avait été arrêté.

Au cours de l'instruction, l'ancienne femme du prévenu se refuse toujours à le considérer comme coupable.

— Le feu a pu prendre par la lampe, ou par la cheminée surchauffée ce jour-là.

— Et la grange, ?

— Dans la grange, il y a du foin. Il suffit d'une étincelle pour y mettre le feu.

Convoquée aussi, Oxana est amenée à préciser que son beau-frère n'avait pas dormi cette nuit là. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il arrivât à l'église en retard, haletant et l'air égaré. En outre, on avait relevé l'empreinte de son pas jusqu'à la grange.

De son côté, Stepan subit interrogatoire sur interrogatoire. Mais il proteste immuablement de son ignorance. Aucun des témoins cités ne chargea l'accusé qui fût relâché après deux mois de détention.

Korniy, à qui Mariya avait, tout de suite, annoncé leur dommage, lui envoya vingt-cinq roubles, puis bientôt après, dix autres. Il annonçait en outre son prochain retour.

Stepan ne sortait guère de chez lui. Il travaillait, lisait

de gros livres, religieux pour la plupart. Les malveillants insinuaient qu'il s'adonnait à la magie noire.

Un jour qu'il rencontre Mariya, il se mit à rire. La femme réprima un mouvement de frayeur.

— Je te fais peur, Mariya ?

— Pourquoi ris-tu comme ça ?

— Content de te voir. Tu m'en veux ?

— Pourquoi !

— Comment : « pourquoi » ? Tu sais bien ce qu'on a raconté... Si tu as besoin de quelque chose, je...

— Non, non, Stepan, merci ! Tout le monde a été très bon pour moi. J'ai tout ce qu'il me faut.

Et elle voulut partir.

— Attends, Mariya ! Il faut que je te parle ! Tu as accepté l'aide de tout le monde, et tu refuses la mienne parce que, toi aussi, tu crois que c'est moi qui ai mis le feu chez toi... Mais je te le jure sur la Croix...

Il déchire sa chemise et baise la croix qu'il porte sur la poitrine.

— ... Ce n'est pas moi !

Les yeux de Mariya se dirigent avec stupeur du visage de Stepan à la croix, de la croix au visage de Stepan.

— C'est vrai, Stepan ?

— Je dis la vérité, affirma-t-il.

— Je te crois, Stepan. Tu sais ce que j'ai dit.

— Je le sais. Et tu as dit vrai. Tu es la vérité même, Mariya. Pourquoi suis-je seul à ne pouvoir t'aider, quand c'est grâce à toi que je n'ai pas été injustement condamné ? Tu m'as rendu la possibilité de vivre et d'espérer... Peut-être

auras-tu un jour besoin de moi... Qui sait ? N'oublie pas que tu pourras toujours compter sur moi.

Il boissa la tête, la relève un instant après, regarde cette femme qui a été la sienne.

— Tes chaussures sont trouées, Mariya, et l'hiver est proche.

— Bah ! ce n'est pas la première fois.

— Oui, mais maintenant tu as des enfants. Plus tard, ils te nourriront à leur tour... Aujourd'hui, tu dois te soigner pour eux.

Puis il ajoute :

— Les miens sont morts.

Et après un nouveau silence :

— Que les tiens vivent ! Écoute, Mariya ; j'ai deux cents roubles : prends-les. Je voudrais te remercier pour ton témoignage. Personne ne le saura.

Elle se tait.

— Mariya !

Pas un mot.

— Personne, Mariya, je te le jure. J'ai l'argent sur moi.. Prends.

— Non, Stepan. Je ne peux pas prendre cet argent. Je te remercie. Je te suis très reconnaissante, mais je ne peux pas, répète-t-elle.

— Tu ne peux pas !... Bien.

— Il vaudra mieux ne pas nous voir.

— Bien !... Nous ne nous verrons plus. Dieu te garde Mariya !



Mariya attend Korniy.

Stepan a quitté sa maison. Nul ne sait où il est allé.

A l'ouverture du grand carême, Mariya va prier au couvent. Les moines psalmodient au milieu de la chapelle. Tout à coup, elle remarque la claudication de l'un d'entre eux.

« Stepan » !

Le vendredi Saint, en revenant de l'église, elle trouve Korniy à la maison. Elle rit et pleure de joie. Il a bonne mine. Il a rapporté des cadeaux à tous.

Ils font ensemble le tour de la propriété.

— C'est bien, Mariya. Evidemment, ça pourrait être mieux, mais seule, tu ne pouvais pas faire davantage.

Le cheval blessé dans l'incendie n'est plus bon à grand chose.

— Dis-donc, Mariya, qui a mis le feu ?

— Personne ne l'a jamais su.

Le soir, la maison est pleine. Korniy parle de la guerre, de la révolution. Un manifeste du Tzar proclame que la terre sera répartie entre les pauvres.

— C'est juste, approuvent les paysans. La terre doit appartenir à ceux qui la travaillent.

— Celui qui ne fait rien n'a droit à rien.

Le marin retourna aux champs après les fêtes. Les alouettes chantent. Le soleil commence à tout tiédir. La charrue s'enfonce dans la terre noire et grasse.

« C'est bon de se sentir ainsi lié à la terre », pense le

laboureur. Dommage qu'il n'y en ait pas davantage ! On n'a pas sitôt entamé un sillon qu'on est au bout ! Ah ! il faudra avoir d'autres champs, beaucoup de terre pour les enfants qui grandissent. »

Korniy avait eu l'intention de s'occuper du toit de la maison après les semailles, mais il a renoncé à cette dépense pour acheter un nouvel hectare de terre. Mariya est contente. Peu lui importe qu'on doive se serrer encore le ventre.

— Une dessiatine, c'est toujours une dessiatine ! Les enfants auront besoin de terre. Tous ne seront pas des bourgeois. Et même pour ceux-là, il faudra beaucoup d'argent ; il paraît que les études coûtent cher.

Quelques jours avant Noël, elle mit au monde un dernier fils : Lavrine.



Les saisons, les années coulent.

Chaque lever du soleil ramène le travail ; chaque coucher, le repos.

Le domaine de Korniy s'est considérablement accru. En cinq ans, le fermier a acquis plusieurs champs, une vaste prairie ; il a planté un deuxième verger derrière la maison. Son labeur opiniâtre et sa prospérité en font l'un des hommes les mieux considérés dans la commune.

Ses fils aînés sont déjà grands. Demko, le seconde avec diligence.

Le dimanche, au lieu d'aller à l'église, Korniy retourne aux champs. Tout ici lui parle de Dieu : au printemps, ce

blé qui lève ; en été, ces épis parcourus de vagues d'un gris bleuté comme la mer. Et le soleil ! Propice, fécondant, éternel, n'est-il pas l'image même de Dieu ?

D'un pas ample et ferme, le paysan arpente ses terres. Il écoute le ramage incessant des oiseaux, il respire l'air salubre et délicieux qui cueille un parfum sur une fleur, un autre dans les foins coupés. Le ciel est parfois comme un immense étang où les nuages blancs seraient des nénuphars. Les nénuphars glissent lentement et disparaissent derrière la forêt sombre. L'étang reste suspendu sans ses fleurs, d'un bleu limpide à l'infini.

Korniy a des pensées qui, brusquement, le dépassent.

« Combien d'épis ! Ils sont plus nombreux que les étoiles !

Cette terre d'où sortira le blé qui deviendra du pain dont vivront ses enfants l'entraînerait presque à ôter sa coiffure, à se signer comme devant l'un des plus impénétrables mystères de la création, l'œuvre même de Dieu vivant.

Et c'est lui, Korniy, père des moissons passées et des moissons futures qui fut l'instrument, presque la main de Dieu sur ses terres.

Il rentre chez lui comme après une longue prière. Six vaches grasses passent. Elles sont à lui. Et c'est sa fille Nadija qui les garde.

— Tu leur donneras du trèfle, dit-il à la fillette en arrivant à sa hauteur.

Le fermier a aussi plusieurs beaux chevaux.

« Ah ! il est loin le temps où j'étais aux gages de Martin ! »

Et Korniy ne regrette pas sa jeunesse.

Pendant le repas, Mariya répète ce qu'elle a entendu raconter après la messe.

— On parle d'une nouvelle guerre. Il paraît que les Allemands veulent nous attaquer...



Demko est un gars solide et de bonne humeur. Après le dîner il se peigne devant la glace.

— Où vas-tu, Demko ? interroge Korniy. Tu ferais mieux de penser davantage au travail et moins à ta coiffure.

— Je vais danser.

— Et qui mènera paître les chevaux ?

— Maxime. Ça l'empêchera d'aller courir avec d'autres galopins.

— Allez, mes enfants : travaillez ! Rien ne vient tout seul. Regardez-moi !

Maxime s'emporte contre son aîné.

— Pourquoi est-ce à moi de garder les chevaux quand tu vas t'amuser ?

— C'est ton seul travail, réplique Demko. Pendant que je laboure ou que je fauche, toi, qu'est-ce que tu fais ?

Le père arrête la dispute en ordonnant à Maxime de mettre les chevaux à l'herbage. Le garnement est furieux. Il ne pourra pas, comme tous les jours, prendre la tête d'une bande de vauriens et courir à la recherche d'un mauvais coup à faire : dénicher les oiseaux, voler des pommes, cracher dans un puits, jouer n'importe quel méchant tour

à quelqu'un. Il était très brillant dans ces spécialités, le cadet des Perepoutko.

Les voisins venaient souvent se plaindre au père d'un méfait de Maxime, et celui-ci était chaque fois sévèrement puni.

La mère ne disait rien. Pour elle, les enfants sont tous bons, tous égaux. Elle ne blâmait pas son mari de les sermonner ou de les corriger, mais elle, elle laissait tout faire.

— Que Demko s'amuse ! Il ne sera jeune qu'une fois !

Nadija est néanmoins sa préférée, et aussi la préférée du père. Elle est belle et enjouée, courageuse et serviable. Elle se lève de bonne heure pour aider sa mère à la maison. Elle travaille au potager avec son père. Et elle chante tout le long du jour.

— C'est le portrait vivant de sa mère, constatent les vieilles gens.

Demko allait volontiers danser, mais ses parents pouvaient se fier à lui pour le travail et pour la conduite. Les jeunes filles admiraient du coin de l'œil ce garçon élancé, aux grands yeux noirs et vifs et aux cheveux blonds.

Le père prenait part aux assemblées communales. Mariya restait à la maison, recevait des voisines qui papotaient jusqu'à la tombée de la nuit, — à l'heure où la faim interrompait les jeux et les ébats du petit Lavrine et qu'il rentrait demander à manger à sa mère. C'est un enfant pétulant et studieux sur qui se reportent les anciennes ambitions maternelles. Mariya a gardé sa marotte :

— Il sera docteur !



Quelques années plus tard, Demko fut appelé au service et affecté à un régiment d'artillerie. Il partit pour le Caucase.

Mariya pleurait. Korniy n'était pas gai non plus.

— Demko manquera aux champs !

C'était lui qui, dans la presse des récoltes, faisait tout le travail avec la moissonneuse.

— Si on pouvait compter sur Maxime, déplore Korniy, il aurait bien l'âge maintenant. Mais que voudra-t-il faire ? Il n'aime que la vadrouille et les cartes.

La mère se lamente :

— Ah ! le Tzar ne sait pas dans quelles conditions nos enfants naissent, combien de larmes et de sacrifices ils nous coûtent ! Et s'il y avait la guerre ?...

Demko parti, Maxime refusa de le remplacer à la ferme. Korniy lui signifia qu'il avait dépassé l'âge d'être nourri pour ne faire que des sottises. Après une altercation violente entre le père et le fils, celui-ci alla chercher à la ville un emploi plus à son goût que les travaux agricoles. Il fut engagé comme chasseur dans un club. Et Korniy embaucha un valet de ferme.

Le silence, la paix règnent pour l'instant dans le village. Stepan chante toujours au monastère où vient prier Mariya. Elle voit le religieux. Il la voit. Leurs regards se rencontrent parfois, mais ils ne se parlent jamais. Mariya prie pour son fils aîné. Et le boiteux, pour qui prie-t-il ?

Echappé à la prison civile, pourquoi Stepan est-il venu

s'enfermer derrière ces barreaux conventuels ? Un gros buisson de roses trémières fleurit devant la fenêtre grillagée de sa cellule. Tard dans la nuit, courbé sous la lueur clignotante d'une chandelle, loin des passe-roses que les ténèbres ne lui rendront qu'à l'aurore, le moine lit...



Août 1914. Le tocsin sonne : les chevaux hennissent et piaffent, les mères, les fiancées pleurent.

Les prés, les champs, hier encore normalement fauchés et moisonnés, sont indifférents à tout ce désarroi. Les épis tombés, d'autres épis germent et poussent. Les champs, les prés semblent dire aux mères :

« Pourquoi pleurez-vous le départ de vos fils ? Il y en a des millions, et les cadets remplaceront les aînés ».

Ils semblent dire aux femmes :

« Pourquoi pleurez-vous ? Si vos maris meurent, d'autres deviendront vos époux. »

Et aux jeunes filles :

« Pourquoi pleurez-vous ? Vos fiancés disparus, d'autres héros vous souriront. »

Les fiancés, les époux, les fils passent sur les routes : fantassins aux baïonnettes étincelant dans le soleil, cosaques chantant sur leurs montures :

« Adieu les mères et les blés,
« Adieu les meules et les filles... »

Les lourdes pièces d'artillerie tirées par six chevaux défilent à leur tour, suivies de toutes sortes de convois militaires.

Puis de nouveau des bataillons, des escadrons, et encore des canons et des fourgons.

Du flanc des collines, on regarde passer ceux qui s'en vont, reviendront peut-être, peut-être ne reviendront pas...

Les premières mauvaises nouvelles arrivent. On apprend les noms des premiers disparus.



On célèbre l'office des morts à l'église. Des chants funèbres montent avec la fumée de l'encensoir. Le diacre, en chasuble noire, lève le bras droit et récite l'oraison pour le soldat tombé au champ d'honneur. Puis le chœur entonne l'hymne du « *Souvenir éternel* ».

Répété en litanie par les fidèles, l'hymne gronde sous les voûtes du sanctuaire comme un tonnerre assourdi et ininterrompu.

A gauche de la nef, près des colonnes et devant la grande icône, Mariya à genoux sanglote. Mais les chants funèbres couvrent les sanglots des mères.

A droite, debout, un vieux moine maigre et roux marmotte une prière. Il ne voit pas Mariya en pleurs, mais il sait pour qui l'on chante aujourd'hui le « *Souvenir éternel* » ; il sait que la mère est sûrement là, abîmée dans sa douleur.

Il voudrait aller près d'elle, lui rappeler cette autre Mère qui attendait au pied de la Croix la mort de son divin Fils...

Mais le moine ne peut approcher Mariya, lui dire les quelques paroles d'espérance et de consolation qui montent de tout son cœur à ses lèvres minces, car Korniy est là aussi.

Le beau Korniy de jadis est aujourd'hui bedonnant et grisonnant. Et il semble qu'il ne puisse plus jaillir de ses yeux tristes la moindre étincelle de la gaieté d'autrefois.

* * *

Un soldat revenu du front a certifié qu'il avait vu Demko transpercé par une baïonnette allemande près de Varsovie.

Depuis ce jour, Mariya ne peut plus rester seule dans l'obscurité. L'inage de son fils traversé par la baïonnette la poursuit. Un soir qu'elle est descendue à la cave chercher des choux, Korniy entend soudain un grand cri. Il se précipite et trouve sa femme par terre, évanouie. Comme elle tardait à reprendre ses sens, il dut la remonter dans ses bras.

Elle ne revint à elle qu'un long moment après et dévisagea avec méfiance les gens rassemblés autour d'elle. Enfin, elle put répondre aux questions qu'ils lui posaient.

— En descendant, je ne pensais à rien. Mais tout à coup, j'ai vu Demko livide, éperdu, essayer échapper à un gigantesque Allemand qui le poursuivait, une baïonnette pointée vers lui.

Quelques semaines plus tard, Korniy brandit une carte postale.

— Mariya, Demko a écrit.

La mère arrache la carte des doigts de Korniy, mais elle la lui rend aussitôt.

— Lis, dit-elle à son mari.

— « Mes chers parents, je vous salue respectueusement et baise vos lèvres et vos mains. Je suis en bonne santé, prisonnier. Envoyez-moi des tranches de pain noir séché. »

Mariya pleure de joie, mais pour gémir au même instant :

— Le malheureux, il manque de pain. Et il demande du pain noir. Il n'y a donc que du pain noir là-bas ?... Quand il y en a...

Korniy s'essuie furtivement les yeux.

— Nos enfants meurent de faim, reprenait la mère un peu plus tard, au paroxysme de la désolation.

Elle fait un gros paquet de tranches de pain blanc rôties au four et de saucisson. A la poste, on lui refuse son trop volumineux colis. Elle pria, supplia naïvement, mais elle dû se conformer aux règlements et le réduire d'un tiers.

Sept ou huit jours après, elle expédia un deuxième paquet, mais elle ne reçut en guise de réponse qu'une autre carte de Demko qui réclamait encore une fois du pain.

La guerre continuait. On recrutait de nouvelles classes. Les gamins et leurs pères rejoignirent ensemble leurs unités.

Maxime qui s'était engagé arrive en permission. Demko n'écrit plus.

Le village est lugubre. On ne célèbre plus aucun mariage, rarement un baptême ; on ne chante plus que pour les morts. Chaque jour ou presque, il y a une messe funèbre pour un soldat tombé au loin et dont on n'aura même jamais le corps.



1917 arriva dans un hiver fantasque alterné de gel, de tempêtes, d'inondations, puis de nouveaux froids, de nouveaux déluges, de nouveaux ouragans.

Des blessés, des mutilés revenaient au village, démoralisés, révoltés. En décrivant ce qu'ils avaient vu sur le front, puis dans les villes, certains, pris d'accès de rage, piétinaient leur croix de guerre. La désorganisation de tout, incurie, pénurie, épidémies, avaient soulevé la colère des masses.

Les paysans s'indignèrent à leur tour. Quoiqu'ils ne manquassent encore de rien, les images que leur traçaient des événements les rescapés de la famine et de la fournaise les montaient peu à peu contre les responsables de cet état de choses, — ou ceux que l'on considérait comme tels.

Une sourde fureur couvait chez les plus calmes.

En mars, le tocsin appelle les fidèles à l'église. Le pope annonce :

— « Chers frères et sœurs ! Notre Tzar, l'Empereur de toutes les Russies vient d'abdiquer. Désormais, notre Empire prendra le nom de République. »

La stupeur de cette nouvelle à peine atténuée, une rumeur se fit entendre. Un sous-officier, une cicatrice toute fraîche à la tête et un bras en écharpe, apostropha la foule.

— Camarades !... Ce n'est pas le Tzar qui a abdiqué. Il a été jeté à bas du trône par le peuple. Nous avons assez des bourgeois et des capitalistes. Nous avons versé notre

sang. A bas la guerre ! A bas les bourgeois ! La terre au peuple !...

— Il a raison, opinèrent les paysans avec conviction.

Les cloches sonnaient partout à la volée. Aux cloches répondaient des milliers de cris :

« Vive la révolution ! »

Les popes prononçaient des harangues en faveur des nouveaux principes humanitaires et sociaux groupés sous le seul commun et complaisant vocable de « liberté ». Les moines se firent les apôtres de la bienfaisante, équitable et pacifique révolution, de la guerre sainte contre la guerre.

Des tracts inondèrent le pays :

« La terre au paysan ! A bas la guerre ! Vive la révolution ! Vive la paix ! »

A la fin de l'année, ce fut l'écroulement. Le front céda. Des millions de soldats dépenaillés, hâves, s'en revinrent en dévastant tout sur leur passage. L'immense empire s'effondrait.

Pour le Nouvel An de 1918, l'église est bondée. Au premier rang, deux matelots, le bérêt sur la tête, ricanent en fumant des cigarettes. Les fidèles les regardent effarés. Ils se demandent comment le courroux céleste n'anéanti pas ces blasphémateurs...

Soudain, Korniy se détache de la foule et va résolument à eux :

— Sortez, camarades !

— Qui es-tu ?

Le poing du fermier répond au matelot qui s'affaise, le visage en sang. Son compère tire un coup de pistolet. Un

tumulte, des cris, puis la messe continue. Finalement, les matelots sont poussés dehors.

Dans le même temps, de vieux soldats rallent tout dans la cour du monastère. Les caves sont enfoncées, les greniers à farine éventrés.

Après avoir considéré avec terreur ce spectacle, les paysans sont brusquement saisis de la frénésie du saccage. Ils chassent les pillards de passage. Ce qui est aux moines de leur village est à eux. Un vieux cultivateur soulève péniblement un gros sac. Le sac crève et le vieillard, couvert de farine, laisse tout tomber avec un ignoble juron.

Une partie de la vallée flambe. Ce sont les granges du couvent auxquelles on a mis le feu. Les gens contemplant, d'abord consternés : puis une gaieté folle, hallucinante, satanique, s'empare d'eux. Des mitrailleuses crépitent, des grenades éclatent ; des coups de fusils, des coups de revolver partent de tous les côtés. Quelle fête ! le premier nouvel an révolutionnaire ! On est en liesse ! On tire coup de feu sur coup de feu. C'est la paix ! Il faut démolir, incendier, anéantir tout ce qui rappelle l'ordre, la vie tranquille, la famille ! C'est la révolution ! La révolution pour la paix ! La guerre partout pour la paix !

Des soldats traversent toujours la commune, s'enivrent dans les caves, tirent des coups de feu au passage.

Derrière le village, dans les champs couverts de neige, des chevaux squelettiques rôdent, crevant de faim et de froid. Ce sont des chevaux de Kirghiz, la plus noble race qui soit, ceux des officiers de Cosaques. Personne ne s'en occupe. Ce n'est plus la guerre : c'est la révolution !

A l'emplacement de l'ancienne carrière s'élève une opaque fumée ; une odeur d'alcool se répand. Des hommes coiffés de bonnets de fourrures sont assis autour d'un énorme alambic où se distille le poison. Sans doute, afin de limiter le désordre, la vodka a été interdite par le nouveau gouvernement. Mais on fabrique clandestinement une infâme mixture qui achève d'égarer les esprits. Tous les yeux sont tournés vers l'appareil où s'élabore la promesse des « meilleurs songes ».

Ces hommes-là sont les premiers revenus de la guerre, les premiers révolutionnaires. Au fanatisme des premiers jours ont succédé les déchaînements de la brute maîtresse et jamais assouvie. Sans foi ni loi, livrés à leur délire croissant, aucun crime, aucun sacrilège, aucune fange n'abattent leurs cyniques appétits.



La terre ukrainienne gémit sous les pas des bandes révolutionnaires. De l'est à l'ouest, du nord au sud, les trains se suivent : les uns emportent les hommes qui regagnent leurs foyers, les autres amènent ceux qui viennent chercher du pain.

Au loin, le canon gronde. Des incendies s'élèvent de partout. Demko est mort. Mariya pourra l'attendre éternellement. Ses pauvres yeux pourront toujours pleurer...

Par contre, Maxime est revenu, révolutionnaire accompli. Il porte un uniforme, des bottes. Un pistolet ne quitta sa poche que pour être chargé et déchargé. Il se ne rase plus.

Il jure, sacre comme un perdu, blasphème par plaisir, se gausse de Dieu et de ce qu'il appelle :

— ... la hiérarchie céleste.

Son premier geste fut d'envoyer une balle dans le coin des icônes. Mariya est atterée.

— Allons, mère ! Il n'y a pas de quoi écarquiller les yeux parce que ton idole est fusillée !

Mariya ne trouva rien à répondre à ce furieux. Elle sortit et pleura longtemps. Il lui semblait que son fils venait de l'immoler elle même, de lui arracher l'âme du corps.

— Et quels yeux il avait !... rouges ! Et les miens sont noirs, ceux de son père sont bleus !... Mon Dieu ! pardonnez-lui.

La pauvre femme rentra pour réparer le désastre, mit une autre icône à la place de celle qui avait été massacrée. Elle se dépêcha pour que Korniy ne s'aperçut de rien.

— Il le tuerait, s'effraya-t-elle.

Depuis, Mariya a toujours peur. Un tel crime ne peut rester impuni... Dieu châtiara un jour ou l'autre le coupable...

« Mon Dieu, pardonnez... »

Elle priait de plus en plus, s'agenouillait longuement devant les images saintes.

« Pardonnez, Seigneur... »



En 1919, la révolution s'organise ; plus exactement s'institue, s'étatise. Aux gestes de destruction frénétique

et personnelle a succédé l'ère de la destruction par principe, systématique. Instaurée par le nouveau gouvernement et à son bénéfice, la méthode est aussi appliquée par les particuliers et pour leur compte.

Un paysan traîne un piano sur une charrette à bras. Exténué, il s'arrête, s'essuie le front.

— Bigre, c'est dur de transporter ça chez soi ! Mais il y a trop longtemps que c'était chez les bourgeois !

Il tire depuis la ville voisine ce piano qui ne lui servira évidemment à rien qu'à l'encombrer. Il crèvera, s'il le faut, à la tâche. Mais il a la conviction qu'il remplit un devoir envers la cause. Et il en est fier.

Korniy est un des rares qui ne se mêlent pas de politique. Il continue à mener sa ferme d'une main sûre.

Maxime a quitté la maison après une scène avec ses parents. Ils les a traités de contre-révolutionnaires, puis il est parti en claquant la porte.

Lavrine arrive au bout des études qu'il peut faire au village. Le soir, il cherche dans les livres une structure aux idées qui se forment en lui. Il lit à haute voix une Histoire populaire de l'Ukraine, Korniy écoute, regrette :

— Ah ! comme tout cela est loin !

— Peut-être moins loin dans l'avenir que dans le passé, papa... espère le dernier des Perepoutko.

Nadija est maintenant une jeune fille. Un matelot qui a fait le tour du monde la courtise sérieusement. Arkhip vient souvent voir Korniy et lui apporte de la vodka qu'il a distillée lui-même.

Lavrine et Arkhip professent les opinions opposées. Le

premier est pour les cosaques, le second pour les Soviets. Chacun a également foi en sa doctrine et la soutient âprement. Korniy ne prend parti ni pour l'un ni pour l'autre. Ces questions extérieures ne l'intéressent pas.

— Que le diable lui-même gouverne pourvu que son gouvernement soit assez sensé pour permettre aux gens de cultiver leur terre et de travailler en paix...

Son fils aspirait à la libération de l'Ukraine et il se voyait déjà Cosaque et victorieux.

Enfin, Arkhip demanda Nadija à ses parents. Il voulait éviter la cérémonie religieuse, mais Mariya se rebiffa :

— Une honte pareille dans la famille !

Et le mariage fut célébré à l'église. Puis on fêta gaiement les noces.

Maxime, surgi on ne sait d'où, fit brusquement irruption dans la salle. Il but d'abord copieusement. Puis il se lança dans un discours nébuleux et grandiloquent. De la religion, il passa au problème du mariage, ensuite au socialisme qui donne à celui-ci son vrai sens. Il vanta la nouvelle formule, l'égalité politique et physiologique de l'homme et de la femme, s'éleva contre la part de la religion comme de l'amour dans l'union des individus mâle et femelle.

— Quest-ce qu'il raconte ? se demandent les paysans mi-ironiques, mi-interloqués.

— Que le diable l'emporte ! Il est saouï !

Mais le palabreur n'a pas terminé. Il entame maintenant la question du travail, celle de l'agriculture :

— « Le marxisme donnera aux hommes la possibilité de moins travailler tout en possédant davantage. Au lieu du

bœuf et du cheval, on emploiera le tracteur. Il fera toute la besogne, produira l'électricité...

Un invité l'arrête et gouaille :

— Bien sûr ! Il mastiquera aussi à ta place après t'avoir mis les morceaux dans la bouche.

Tout le monde rit. Maxime regarde l'interrupteur avec fureur. Mais celui-ci se lève et clame :

— Tout ça, Maxime, c'est des bêtises. Tant qu'on voudra quelque chose, il faudra travailler pour l'avoir. Quant à la terre il ne suffit pas de la travailler, il faut la connaître et l'aimer. Sans cela, il n'y a pas de tracteur qui tienne. La première des machines, c'est l'homme. Il est vrai que comme cultivateur, toi, on te connaît ! Tu es parti pour vagabonder et maintenant tu as la prétention de venir nous faire la leçon !

Le révolutionnaire tremble de colère. Mais l'autre continue :

— Pour la femme, tu pourras envoyer coucher la tienne avec qui tu voudras. Mais pas la peine d'essayer chez moi si tu ne veux pas que je lui crache à la figure.

— Bien ! approuvent en cœur les paysans.

— Pour bâfrer et procréer, pas besoin d'être une femme : la truie peut en faire autant, il ne lui faut qu'un pourceau. Pas de mariage, pas de baptême, pas d'obsèques ! Quand elle crève, on la recouvre de terre, et tout est dit. Si c'est ça ton rêve, Maxime...

Korniy est à bout de patience. Il avance vers son fils.

— Si tu ne sors pas immédiatement, tu seras jeté dehors ! Blême de rage, Maxime hausse les épaules.

Mais le père est résolu :

— Va-t-en !

Maxime quête une approbation dans l'assistance. Personne ne prend son parti. Il se lève et sort en proférant des jurons abjects.

La fête nuptiale reprit son cours. Mais les hommes devinèrent longtemps à propos des discussions qui venaient d'obliger un fils à quitter la maison paternelle.

* *

Mariya, dès qu'on cessera de tirer, tu iras avec le gamin retourner le trèfle. Je l'ai coupé hier, mais avec eux, il n'y a pas moyen de terminer quelque chose. On est toujours convoqué ici ou là. Il faut que j'aille à la réunion. Dieu les damne !

— N'y reste pas trop longtemps.

— Ah ! je voudrais bien ! Mais leurs palabres, on sait quand ça commence, mais pas quand ça finit.

A midi, le tir s'arrête. Et Mariya part avec Lavrine pour retourner le trèfle. Ils sont déjà au travail quand ils aperçoivent une longue file de voitures roulant à travers champs.

En tête flotte le drapeau rouge. Sur les voitures, des garçons sont assis ou couchés, débraillés, poitrines broussailleuses, visages et mains sales. Au son de l'accordéon, une voix enrôlée chante en russe.

Quand la première voiture, celle du drapeau, arrive à la hauteur de Mariya, le chant ironique fait place à une hargne pire encore.

— Eh la mère ! il est beau le trèfle !

Et sans attendre la réponse de la pauvre femme, la voix appelle :

— Allez les gars ! au travail !

Clouée sur place, la malheureuse écarquille les yeux. Une centaine de garnements s'est abattue sur son champ. Les chevaux ravagent le foin. Elle veut protester.

— Boucle-la, la vieille ! Le pouvoir est au gouvernement. C'est le camarade Lénine qui paie. Il a octroyé toutes les terres des pomietchiks aux paysans, et tu rouspètes !...

— Mais vous n'êtes pas des Tatares¹ ! Pourquoi tout saccager ?

— Ferme-la qu'on te dit ! C'est la guerre !

Mariya regarde comment se fait « la guerre ». Et elle se demande avec qui on est en guerre...

Le trèfle est entassé sur les voitures et la file se remet en marche à grands fracas.

— Allons, fiston ! rentrons. Lénine paie... en faisant emporter notre trèfle !

Korniy ne reparait que le soir. La réunion vient juste de s'achever. Il crache de colère.

— Maudits soient-ils ! Il faut leur donner la vache.

— A qui ?

— A l'Etat. On a discuté la moitié de la journée. C'est sur nous que le sort est tombé pour la vache.

— Pourquoi n'as-tu pas défendu notre bien ?

1. Ici « Tatares » signifie sauvages, pomietchiks : propriétaires fonciers.

— Défendu ! Ah ! la-la ! ma pauvre femme, j'aurais voulu t'y voir !

A son tour, Mariya raconte ce qui s'est passé pour le trèfle.

— Comment, s'écrie Korniy, ils ont tout pris ?

— Pas tout, mais ce qu'ils ont laissé est tout piétiné.

— Joli gouvernement ! Et notre Maxime est avec eux ! Ah ! de fameux fermiers !

Quelque temps après, ce fut la réquisition des chevaux. Les paysans essaient de résister, mais les menaces pleuvent.

« Si on n'amène pas les chevaux de bon gré, les soldats rouges iront les prendre, et le reste avec ! »

Korniy doit s'incliner, la mort dans l'âme.

« Adieu, mes chevaux ! Je vous ai soignés longtemps. vous m'avez bien servi. Il va falloir nous séparer... Qui sait quelle nouvelle révolution va vous faire crever de faim ? »

Il a amené ses deux bêtes. La commission a vite fait. Elle a désigné un cheval, délivré un papier en échange. Korniy reprend avec l'autre cheval le chemin de la maison.

— Voilà, ma pauvre vieille ! Les bandits nous auront jusqu'à la corde.

— Ils périront eux-mêmes.

— Oui, mais avant, ils nous auront eus ! Quand on réquisitionnera « les restes », ce sera la fin.

Les fermiers se rassemblent. Ils parlent, s'indignent.

« Maintenant, c'est assez ! on ne se laissera plus faire ».

« Ils veulent que tous soient égaux ! Qu'ils prennent aux riches alors, et qu'ils ne viennent plus rien chercher chez nous ».

« Assez ! mort à la Commune ! »

Villages après villages se révoltent. Les paysans s'arment de fusils. Dans un effort héroïque les Ukrainiens ont chassé les révolutionnaires. Les fermiers s'accrochent à nouveau à la terre.



Les Moscovites n'ont plus de pain. Ils affluent en défilés ininterrompus vers le blé ukrainien. Pieds nus, sac au dos, ils parcourent des centaines de kilomètres. Les trains descendant du nord sont bondés d'hommes qui viennent acheter ou voler de la farine ou du pain. Ils s'arrêtent à une station quelconque, courent jusqu'au plus proche village, obligent les vieillards, les enfants ou les femmes à vendre ou à donner leur farine, puis fuient sous la menace et les coups des plus valides jusqu'à la gare où stoppera un train montant en sens inverse. Parfois aussi, devant le refus des paysans qui se croient encore propriétaires et maîtres de leurs biens, ils cognent, tuent au besoin, puis pillent.

On est en 1920. La terre noire se rougit de sang. Dans les champs dont les cultivateurs découragés ne s'occupent plus, la mauvaise herbe pousse. Les forêts sont hantées de silhouettes furtives. Sont-ce des chapeards ou des insurgés ? Probablement les deux puisqu'on s'attaque, s'entr'égorge et s'esquive.

L'idole révolutionnaire est en folie. Elle veut anéantir les peuples, les races tout entières qu'elle ne jugulera pas, réduire en cendres tout ce qui ne se laissera pas asservir. La

guerre ouverte, oui : le feu allumé par une armée de torches... Mais aussi l'allumette sournoise qu'une ombre jette, encore enflammée, dans le camp qui résiste. Derrière chaque buisson, derrière chaque haie, une main tient un couteau.

Une sorte de brouillard s'étend sur la terre. Ce n'est ni la vie, ni la mort. C'est comme une agonie des choses. Les villes grises sont dévastées par la famine. Vitres brisées, vitrines saccagées, tramways et horloges arrêtés, gares à peu près sans trafic, tout exprime une mort proche.

Il n'y a plus ni ciel ni terre, ni bien ni mal, ni Dieu ni diable. Les gens existent ou plutôt se survivent.

Un an s'écoule ainsi, puis deux, puis trois s'envolent comme des corbeaux, dans une espèce de néant.

Soudain, le nouveau dieu à l'abri derrière les murs du Kremlin semble se faire peur à lui-même. Il a vaincu Wrangel et Denikine. Il a chassé Petlioura et Pildsusky. Il a courbé le paysan et le partisan. Il a supprimé notre morale et notre religion. Mais il ne peut dominer la mort. Elle est partout, dans les campagnes et dans les cités. Elle approche des murs qui protègent encore le dieu. Et le dieu tremble. Vite, pour empêcher la mort de l'atteindre à son tour, il change de politique. Et c'est la N. E. P.¹

Les paysans sortent des maquis. Hirsutes, hagards, hideux, on croirait revenus des hommes des cavernes. Peu à peu cependant, leurs yeux commencent à voir clair, un sourire entr'ouvre leurs lèvres, un cri de joie farouche jaillit de leur gorge :

1. Nouvelle Economie Politique.

« Victoire ! »

Comme des amants furieux, ils embrassent la terre ensanglantée.

« La terre ! le travail !... la maison ! »

La main du partisan laisse tomber le fusil. C'est la main du paysan qui reprend la charrue.

Mais la terre naguère si grasse et douce à travailler est aujourd'hui dure et sèche. Trop longtemps en friche, les plantes sauvages y ont pris racine. Il est d'autant plus pénible de labourer qu'il n'y a plus de chevaux. Ils ont tous été, finalement, réquisitionnés. L'homme s'attelle à la char-
rue. Pour ensemer, il faut arracher les grains aux bouches affamées, sacrifier le pain d'aujourd'hui au pain de demain. Le blé monte, d'infinis espaces verts ondulent au vent tiède de l'été. L'espoir s'étend sur la terre ukrainienne.

* * *

Une année encore a passé. Le printemps s'enivre de ses propres parfums, le ciel s'enflamme entre les nuages dentelés, à l'ouest, le soleil s'attarde.

La vieille Mariya vient s'asseoir sous le poirier en fleurs pour écouter le duo de la cloche du soir et du soleil couchant.

Avec les cloches, Dieu, les dimanches, l'attente du repos dominical dans les soirées paisibles sont revenus. Une hirondelle au vol fulgurant déchire l'air et apporte leur pitance à ses petits affamés. Plus loin, un pigeon roucoule une déclaration d'amour à sa femelle qui va lui répondre.

Korniy revient des champs. Quoiqu'il y ait encore trop

de bleuets et de coquelicots parmi les pousses, il n'est pas mécontent de la prochaine récolte.

— Si j'avais plus de force, j'irais arracher les herbes, dit Mariya.

Le père s'enquiert :

— Où est Lavrine ?

— Pas rentré des champs... Je lui avais pourtant dit de revenir avant la nuit.

— Dieu soit loué ! Nous avons encore un bon fils. Mais ce n'est pas du travail pour lui ce qu'il fait ici... Si on l'envoyait continuer ses études à la ville ?

— Qui restera avec nous si Lavrine s'en va ?

Et la mère indique d'un regard triste et craintif la moitié de la maison habitée par Maxime.

— Ah ! Mariya, je finis par perdre confiance ! Vois ces champs : on a beau travailler comme avant, ce ne sont plus les mêmes...

Le fermier vient s'asseoir près de sa femme. Le soleil disparaît derrière l'horizon. Une brise légère arrache quelques pétales aux fleurs du poirier.

Korniy reprend :

— Te souviens-tu, Mariya, quand à la place du verger il y avait un seul cerisier ? On a planté des arbres, on les a soignés... Comme si on voulait leur donner ses propres forces, son propre sang... On s'est donnés tout entiers à la terre. Au fond, ce n'est pas la terre qui nous appartenait... c'est nous qui appartenions à la terre ! On obéissait à la loi de Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! »... Ah ! a-t-on assez sué sur cette terre ! Et maintenant...

Le paysan fait un geste dans la direction de la pièce prise par Maxime.

— ... Il dit que nous sommes des contre-révolutionnaires, des koulaks ¹ ! Il n'y a plus rien à comprendre ! Et on se demande pourquoi on continue à vivre ?

La pigeonne roucoule. Des pétales tombent du poirier. Korniy poursuit :

— Vois-tu, Mariya, la terre fut mon orgueil. J'étais heureux de faire quelque chose de bon. A la place d'un arbre fruitier, j'aurais voulu en planter deux... A la place de notre grange en bois, j'en aurais voulu une en pierre. Ce n'était pourtant pas pécher que d'avoir augmenté de dix dessiatines les deux que nous avions. Et c'est pour cela qu'il me traite de koulak ! Et c'est maintenant, à la fin de mes jours, qu'il me faudrait aller porter mon bien à leur Commune ! Moi qui ai produit assez de blé pour nourrir tout un pays, il me faudrait aller mendier un méchant morceau de pain ! Ah non ! j'aimerais mieux être koulak et contre-révolutionnaire. J'aimerais mieux anéantir de mes vieilles mains tout ce qu'elles on créé.

Korniy se tait. Mariya regarde loin devant elle. L'obscurité est venue. Dans la nuit tiède et quiète passent les ombres du passé, le souvenir des jeunes rires qui se sont éteints, des regards tendres qui se sont durcis. Les pigeons dorment.

Mariya rompt doucement le silence :

— Et personne ne nous défendra, soupire-t-elle.

1. Riches paysans, farouchement hostiles à l'idéologie communiste.

— On n'a pas à nous défendre : notre seule faute est d'avoir trop travaillé.

Le vieux chien Sirko s'approche de son maître.

— En voilà un qui nous est resté fidèle ! Pendant combien d'années a-t-il gardé la propriété ! Aujourd'hui, qu'est-ce qu'un pauvre chien pourrait faire contre les bandes qui descendent de là-haut ?

Le retour de Lavrine change le cours des idées.

— Je vais l'aider, dit le père. Prépare lui quelque chose à manger.

— C'est prêt, répond Mariya que sa longue habitude de docilité fait se lever quand même.

Des voix fraîches montent de la vallée ; ce sont les gars et les filles qui reviennent des champs. Korniy écoute, regarde. Un sourire détend son visage.

— Les jeunes ! Peut-être pourront-ils faire ce que nous avons fait et reconquérir ce que nous avons perdu...

Sirko sent l'heureuse réaction de Korniy. Il n'ose cependant pas aboyer. Aboyer n'est bon qu'en cas d'alarme ; mais il agite sa queue pour montrer au maître qu'il a compris.

III

Maxime est là depuis un an. Il s'est battu sur tous les fronts. Il a été décoré de l'Ordre du Drapeau Rouge, et il est maintenant le chef du village.

Il commande et dirige tout dans la commune, à commencer par sa famille. Il a mis ses parents en demeure d'enlever les icônes ou de vider les lieux. C'est alors qu'ils se sont installés dans l'autre moitié de la maison où ils ont pieusement replacé les saintes images. Mariya passait une bonne partie de sa vie agenouillée devant elles, implorant Dieu et la Sainte Vierge.

Un soir, Maxime entre chez ses parents.

— Père, la semaine prochaine, une femelle viendra vivre avec moi. Il me faudra toute la maison. Vous irez vous installer dans la chaumière des Zakablouk.

— Comment cela ? se récria Korniy.

— Pas de discussions. C'est comme ça !

— Mais cette maison n'est pas à nous : nous ne pouvons pas nous y installer.

— Les Zakablouk peuvent revenir de Sibérie, hasarda timidement la mère.

Maxime eut un sourire méprisant :

— Quand on les déporte, ce n'est pas pour qu'ils reviennent.

Et il ajouta :

— Si vous avez envie de les rejoindre, vous n'avez qu'à insister !

Lavrine qui s'était tu jusque là ordonna à son frère de quitter la pièce. Hors de lui, celui-ci promet :

— Tu te rappelleras ça, Lavrine ! Et aussi ton Ukraine !

Puis se tournant vers le père :

— Si vous ne partez pas de votre gré, on vous aidera !

Et il sortit en sifflant.

Korniy, Mariya et Lavrine gardent un long silence consterné. Les vieux ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas comment ils peuvent occuper une maison qui appartient à d'autres, comment ces autres ont pu être déportés parce qu'un de leurs fils faisait partie de l'armée ukrainienne.

— Tant pis ! trancha Lavrine ; on va déménager. Il est le plus fort, il nous jetterait dehors, et Dieu sait quoi encore...

Il n'acheva pas, de crainte d'affoler ses parents.

Le renoncement à la maison impliquait l'abandon de toutes les terres.

Après le dîner, Korniy appelle son chien et fait le tour du domaine. Les grands arbres du jardin sont couverts de fleurs. Le ciel est somptueusement étoilé. Un air tiède mêle la senteur des blés au parfum des fleurs. La rosée commence à tomber.

Le fermier n'a pas envie de dormir.

— Oui, Sirko, on nous chasse d'ici, soupire-t-il.

Il voudrait rester planté au sol, à la terre qu'il a si durement gagnée, cultivée, si durement aimée aussi.

Les deux vieux époux durent quitter leur vieux nid. Lavrine les réconfortait du mieux qu'il pouvait. Mais ils se sentaient mal à l'aise dans cette chaumière qui ne leur appartenait pas. Ils avaient honte de cette usurpation vis-à-vis de leurs anciens voisins toujours si affables, si serviables... Mariya se souvenait avec gêne du temps qu'elle avait déjà passé là après l'incendie de sa maison...

IV

Nadija venait souvent voir sa mère. Son mari était bien guéri de ses enthousiasmes pour le parti rouge. Il se mettait sérieusement au travail de la terre.

Quand on faisait allusion à ses théories de naguère, il répondait un peu confus mais sincère :

— C'était de l'enfantillage ! Tout ça, pour moi, c'est de l'histoire ancienne ! L'année prochaine, on aura une grange pleine et des cochons à l'étable.

Il finit même par s'entendre avec Lavrine dont il avait peu à peu admis les idées. Les années de famine, les déportements des koulaks en Sibérie, les mensonges outrés des premiers tracts révolutionnaires avaient, d'ailleurs, bien préparé la transformation d'esprit d'Arkhip.

Nadija annonça un jour à Mariya sa prochaine maternité.

— C'est bien, mon enfant, Tout notre bonheur est là.

Puis elle soupira douloureusement en songeant à son premier-né.

La collectivisation commença. Mais Arkhip, maintenant

partisan de la propriété privée, continuait à cultiver ses champs pour son compte personnel.

L'enfant naquit après les moissons. Elle fut même baptisée à l'église, malgré l'antipathie que le père avait gardée à l'égard des popes. Les naissances furent nombreuses cet automne-là. On y vit l'annonce d'années meilleures, fertiles, patriarcales, et le recul des doctrines marxistes.

V

Tel une bise perfide, le bruit courut que la trêve relative parue avec la N. E. P. ne durerait plus longtemps. Les « Komsomol »¹ s'indignaient de ce qu'ils considéraient comme la réinstallation de l'ancien régime, celui d'avant la révolution. De leur côté, les paysans chuchotaient qu'ils ne se laisseraient pas déposséder. La collectivisation s'annonçait pourtant plus exigeante que jamais.

« Collectivisation 100 %, menaçaient les premiers en ricanant.

« Cause toujours, c'est bon pour les idiots, grommelaient les seconds : « on ne marchera pas, et tout sera dit ! ».

Ceux qui, las de l'ancien régime avaient tant appelé cette fameuse collectivisation avaient été tellement déçus par l'application qu'on en avait fait qu'ils étaient maintenant les plus dégoûtés.

« Si encore la terre était moins riche ! Si c'était de la cailleasse, et sans soleil, ce serait tant pis ! Mais se laisser affamer dans un pays pareil, plus question ! »

1. Jeunesses communistes.

L'hiver s'était abattu sur la forêt. Un tourbillon de neige traversa les steppes, un vent glacial souffla sur le village qui parut se tasser, s'engouffrer comme une taupe dans l'accueillante terre noire, les toits ne semblant plus coiffer les chaumières mais reposer directement sur cette terre enneigée.

Il était vieux, vieux, ce village toujours jeune. Mille ans au moins avaient passé autour de ses murs qui, à chaque hiver, semblaient s'enfoncer dans la terre chaude sous l'épaisse couche de neige. Il y avait des siècles et des siècles que les cloches du couvent sonnaient pour ce bourg de kou-laks et au printemps, il semblait que son carillon vînt du ciel.

Les hommes se succédaient. Mais les choses demeuraient. La construction d'une maison était un événement que l'on fêtait joyeusement. On érigeait une croix au faite de la toiture, on y ajoutait un bouquet. Sous leur symbole le plus simple, Dieu et la Beauté présidaient aux réjouissances populaires.

Hélas, avec le dernier printemps, au lieu du carillon descendu du ciel pour l'appel des fidèles au service divin, c'est le plan quinquennal qui surgit de l'enfer.

Les Komsomol se démènent comme des diables. Les paysans protestent, mais les fusils ne tirent plus : les temps des soulèvements sont révolus.

Les cloches qui, depuis des siècles, sonnaient tous les baptêmes, tous les mariages et tous les glas se sont tues. L'industrie rouge en a réclamé l'airain.

Une vague de terreur court à travers les steppes. La

Guépéou fait son apparition dans les villages. Des trains stationnent dans les gares. Autrefois, ils transportaient le bétail ; aujourd'hui, ce sont les koulaks que l'on y entasse pour les conduire aux Solovki ¹.

« Maman, où est notre père ? »

« On l'a emmené, mon enfant. Tu es orphelin... »

Des villages entiers se dépeuplent. Les hommes se cachent dans les forêts, tentent de passer les frontières, de fuir en traversant le Dniester à la nage pour échapper aux razzias de la Guépéou. Mais ils sont traqués partout. Quand ils ne sont pas atteints ni par le feu ni par le fer, ils finissent par mourir de faim dans un coin.

Ceux de la Guépéou prennent un air méprisant !

« Ces koulaks... Ce ne sont pas des hommes ! Comment collectiviser des bêtes ! »

Et plus on en supprime, plus il y en a. Car, auparavant, n'étaient koulaks que ceux qui possédaient des milliers de dessiatines. Maintenant, il suffit de deux ou trois pour être classé koulak.

La collectivisation se généralise. La village serre silencieusement les poings. Les Komsomol seuls mènent grand tapage, mais on a parfois l'impression que l'esprit de révolution les abandonne peu à peu à leur tour.

Voici la première moisson collective dont les journaux ont tant parlé, que les dignitaires de la Révolution ont tant proclamée.

1. Iles situées dans la Mer Blanche. Les révolutionnaires y ont installé un bagne à la place du célèbre monastère.

Le paysan ukrainien contrarie la collectivisation. Les tracteurs se détériorent les uns après les autres. Les grains sont mélangés dans les sacs et toutes les céréales poussent pêle-mêle. Il y a des représailles féroces, mais le paysan résiste.

« La terre aux paysans ! » avaient annoncé les premiers manifestes marximalistes. Et plus rien, aujourd'hui, n'est à eux... Pour être nourris, ils doivent travailler à la propriété commune, c'est-à-dire aux biens dont on les a dépossédés, ou à des ouvrages dont nul d'entre eux ne bénéficiera. Un groupe de laboureurs est astreint à la construction d'une grande baraque en bois. Le soir même de son achèvement, un ouvrier oublie parmi les copeaux résineux sa cigarette allumée, soigneusement enveloppée dans du coton. Tout flambe et les corvées recommencent.

« Du pain ! Du pain ! ». L'ordre actuel retentit à travers toute l'Ukraine. Il est transmis par téléphone, par télégramme, reproduit par toute la presse. L'Ukraine doit nourrir la Moscovie entière affamée et opprimante.

Les hommes et les femmes errent de-çi, de-là pour ne pas travailler. Les paysans sont persuadés que le « pouvoir central » va céder. Ils tiennent bon.

« Les grandes villes n'ont qu'à s'en tirer sans nous ».

Les machines agricoles s'abîment de plus en plus vite ; le blé pourrit dans les champs, mais il est interdit de le prendre sous les peines les plus rigoureuses. Cependant, la nuit, de petites ombres se glissent... Des enfants viennent glaner quelques épis qu'ils rapportent à leurs parents.

Des meules de blé fermentent sous la pluie ; le poing des paysans se crispe de plus en plus.

— Il faudra qu'ils y renoncent à leur plan !... Le Tzar était autrement fort et il a été renversé.

A savoir qui crèvera de faim le premier, des révolutionnaires ou de nous...

VI

Korniy refusa la collectivisation et continua à exploiter la ferme des Zakablouk. Comme à certains autres vieux paysans butés et possédant peu, le pouvoir local lui laissa cette apparence de propriété. C'étaient d'ailleurs les seules qui fussent encore cultivées convenablement.

Le ménage d'Arkhip, trop jeune, est collectivisé de force. Il manque de tout. Et Nadija vient constamment demander quelque chose à sa mère. Elle se plaint de manquer de tout. Et Mariya se prive de plus en plus pour elle. Elle pense que ce n'est pas de la faute de sa fille si celle-ci en est plus ou moins réduite à la mendicité.

— Comment va la petite ? s'informe la grand-mère.

— Elle pousse, mais je n'ai rien à lui donner.

— Déjà affamée dès leur naissance, ces pauvres enfants ! gémit Mariya.

— Hier, on nous a obligés à ramasser les pommes de terre sous la neige. C'était un vrai supplice, se lamente Nadija.

Mariya se tourne vers la fenêtre, les yeux pleins de larmes. Nadija continue :

— Qu'est-ce qu'on va manger ? Ils disent de prendre ce qui reste dans les champs. Pour satisfaire leur plan quinquennal on a déjà dû ajouter de la paille pour arriver à faire le poids. Quand il pleut et que le blé pourrit, c'est encore notre faute !...

Nadija partit enfin, emportant son paquet.

Un jour, Lavrine vient dire adieu à ses parents. Il a reçu l'ordre d'aller se constituer prisonnier. Il ignore le motif exact de cette « convocation », mais il sait qu'elle est l'œuvre de Maxime.

Une semaine après, munie d'un paquet de vivres, Mariya se rend à la ville où se trouvait la prison. Elle connaît le chemin : elle l'a plusieurs fois suivi jadis, lorsqu'elle allait ravitailler Stepan à l'hôpital... Curieux destin de nourricière ! Elle n'est plus très solide sur ses jambes, la pauvre femme, et la ville est à vingt-deux kilomètres ! Il neige ; le vent souffle ; la route est dure, longue.

A la prison, on cherche à la persuader que les prisons n'existaient plus.

— Le paradis des Soviets les a supprimées.

Devant l'insistance de la mère, on lui demanda si son fils n'était pas contre-révolutionnaire. D'après ses réponses, on comprit qu'il était patriote ukrainien.

Le gardien alla aux informations, puis il revint aviser la mère que les misérables inculpés d'un tel crime étaient envoyés à Moscou ou déportés.

Mariya resta dans la cour, sans forces, sous une tourmente de neige.

Le même jour, on pouvait lire dans la « Proletarska

Pravda », parmi des dizaines d'annonces du même ordre, et comme il en paraissait quotidiennement sur de nombreuses colonnes dans tous les journaux, la déclaration suivante :

« Moi, Maxime Perepoutko, je renie mes parents qui sont des Koulaks ennemis depuis toujours de la classe ouvrière. Je demande en même temps un châtiment exemplaire pour mon frère Lavrine qui fut au service de la contre-révolution et entrava ainsi la collectivisation de notre pays ».

Mariya ne rentra que le lendemain et elle se coucha aussitôt.

Un voisin apporta le journal et lut à Korniy l'arrestation de son fils.

— Doucement, pria Korniy. Que la mère n'entende pas !...

VII

A Pâques, arriva l'ordre de fermer l'église au culte. Cette mesure provoqua tellement de protestations que trente-trois nouvelles déportations furent décidées.

Les chefs de commune n'entendaient rien aux cultures. Ils ordonnèrent les semailles dès la fonte des neiges, afin d'avoir plus tôt du pain. On lança les tracteurs dans une terre qui n'était encore que de la boue ; on y jeta le grain ; la herse passa par-dessus. Le soleil convertit cette boue en mottes dures et sèches. Une bise glaciale ramena le froid qui gela les pousses.

Le pouvoir central s'impatienta. On remanie l'administration rurale. Les champs sont ensemencés à nouveau ; mais cette fois il est trop tard.

Le grand cri retentit derechef : « Du pain ! du pain ! » Mais l'Ukraine elle-même n'a plus de farine, plus de blé. Moscou menace :

« Il faut que le plan quinquennal se réalise ou des mesures sévères seront prises ».

Le village collectivisé s'exaspère, serre les dents, serre les

poings. On ne laisse pas aux fruits le temps de mûrir. Ils sont dérobés, verts encore, par des enfants faméliques dont les ombres ne se discernent pas du noir opaque de la nuit.

Pour la piteuse récolte d'un blé abâtardi, Moscou dépêche en Ukraine toute une armée d'inspecteurs ; des savants, des soldats, des journalistes, voire des étudiants. La plupart n'avaient jamais quitté la cité et tous ignoraient les travaux agricoles, depuis le labourage jusqu'aux moissons. Les étudiants prirent des notes, les journalistes rédigèrent des articles, les soldats multiplièrent les sentinelles et les savants méditèrent d'éventuels rapports. On arracha le blé aux mains décharnées des cultivateurs qui se courbaient sur l'aire comme s'ils voulaient couvrir de leur corps les quelques épis qui les sauveraient de la famine. Mais des instructions furent données pour que l'on battît ce blé sous la surveillance de la police et qu'on emmagasinât le grain dans l'église désaffectée du monastère.

L'hiver apporte à Mariya un surcroît de douleurs. Elle est souvent couchée, se meut avec peine. Korniy a eu une récolte relativement satisfaisante, mais elle fut confisquée avant qu'il ait eu le temps de la garer. On ne lui laissa que les grains avariés, le vieux cheval étique et Sirko, le chien.

— Bientôt Noël ! soupire ce soir Mariya du fond de son lit.

Korniy marche de long en large.

— Dans huit jours. Drôle de Noël... présume-t-il avec amertume.

— Pour combien de temps avons-nous encore de farine ? s'inquiète Mariya.

— Deux semaines environ.

— Et Nadija qui ne vient plus, poursuit la femme, enchaînant une angoisse à l'autre.

— Elle est peut-être malade...

— Pourvu que la petite puisse supporter toutes ces privations !

Ils se taisent. Le bois pétille dans le poêle. La bourrasque hurle au-dehors et le vent s'engouffrant dans la cheminée attise le feu qui projette de brusques lueurs sur les murs sales. Aux vitres, la fantasmagorie du givre.

Tandis que les deux vieillards envisagent tristement l'approche de la disette, une bande de sept paysans va dévaliser le monastère.

Les murs séculaires ont déjà résisté à l'invasion tartare. Ils sont solides. On y a amassé la denrée la plus précieuse : le blé. La Russie rouge confie cyniquement à ce qu'elle a ravagé le produit de ses autres brigandages. La garde est changée tous les soirs. Une sentinelle veille à chaque porte. L'église où, naguère, scintillaient la flamme des cierges et celle des lampes devant les icônes, où résonnaient les prières et les cantiques, est maintenant toujours sombre et toujours silencieuse. Le grain dont manque tout le village s'entasse ici jusqu'aux fresques des vieux prophètes qui sourient encore à ce spectacle comme ils souriaient hier à celui des fidèles agenouillés au-dessous d'eux... Le sourire d'aujourd'hui signifie peut-être que l'homme ne vit pas seulement de pain... Devant le portail, un factionnaire fait les cent pas baïonnette au canon à côté du poste où ronfle la garde. La neige tombe toujours, s'éparpille en tourbillons cinglants,

Arkhip a pris la tête du peloton qui a résolu de piller le couvent. Il connaît un souterrain qui aboutit près du porche, et c'est par là qu'il débouche.

La garde continue à dormir. Arkhip et ses acolytes ont fait en sorte que ce sommeil durât éternellement. La sentinelle va et vient en songeant au lointain pays natal. Elle reste figée dans son rêve, un couteau entre les épaules.

La porte est enfoncée ; les paysans remplissent leurs sacs, leurs poches du blé qu'ils ont semé, qui a levé dans leurs propres champs. Ils en mâchent même des grains. Il ne manque à leur jubilation que la possibilité d'ameuter tout le village, de crier à chacun : « Venez, bonnes gens, reprenez ce qui vous appartient, le fruit de votre travail et de votre terre. Mangez, nourrissez vos femmes et vos enfants ! »

VIII

Le vent souffle dans la vallée. Les branches des vieux peupliers surplombent l'étang glacé du monastère. A cent pas de là, un verger de pruniers dresse ses ramures hivernales, puis on entrevoit les décombres de la grange qui achève de s'ébouler ; enfin, au bout du domaine, on arrive à la cabine du gardien. La pièce est exiguë, pauvrement meublée d'un grabat, d'une petite table, de quelques escabeaux et de planches ne supportant à peu près que des livres. Mais la lampe et le poêle sont allumés. Il fait clair et chaud dans ce local où le vieux Stepan termine sa vie.

Malgré l'heure tardive, le boiteux ne dort pas. Il a des visites. Les gens viennent volontiers chez lui, et aussi, volontiers, ils oublient de s'en aller. L'ancien moine a été nommé gardien du kolkhose ¹, son toit est sûr. Chez lui se retrouvent les croyants et les athées. Les uns comme les autres écoutent la lecture de la vieille Bible crasseuse et déchirée que Stepan tire souvent du rayon.

1. Ferme collective.

Ce soir, il a choisi des prophéties qui semblent à chacun particulièrement opportunes :

« Les fils se dresseront contre leur père et le père contre ses fils... »

« Et la famine s'étendra sur la terre... »

« L'ange soufflera dans sa trompette, les morts sortiront de leurs tombeaux et l'heure du Jugement dernier sonnera... »

Les auditeurs soupirent, hochent la tête. Stepan ferme le Livre.

La tempête fait rage au dehors. On recommence à bavarder. On rapporte qu'à Kiev, la cathédrale a été restaurée. Les coupes, dégradées et ternies, se sont voilées ; puis, un beau matin on les a revues, tout en or, brillant magnifiquement au soleil. Des visiteurs émerveillés se signent. On répète aussi qu'un grand prophète vient de naître et qu'il libérera le peuple de la tyrannie révolutionnaire. Mais pour cela, cent mille nouveaux-nés seraient sacrifiés. De ce second massacre des Innocents à vingt autres histoires authentiques ou fabuleuses, que ne raconte-t-on pas entre les murs protecteurs de la chambrette du vieux Stepan ? On apprend ce soir qu'Arkhip a été arrêté avec six de ses camarades. Ils étaient allés au cimetière prendre du blé qu'ils avaient caché dans un cercueil. Ils ont été surpris et dénoncés. On ne reverra jamais Arkhip et ses compagnons.

IX

La neige tombe moins régulière, moins intense.

Mariya s'essoufle très vite, elle tousse beaucoup. Elle a fait une galette avec la dernière farine et elle en a porté la moitié à Nadija.

— Comment va la petite ?

— Elle dort, répond la jeune femme. Vous ne l'entendez pas ?

Si, Mariya l'entend. Et c'est parce qu'elle l'entend qu'elle pense que l'enfant va mourir.

« Pauvre mignonne », songe-t-elle encore, « tout le vaste monde n'a plus de pain pour toi, pas une miette ! »

Elle va à la fenêtre, regarde au dehors. Les arbres se couvrent de bourgeons...

« Ceux-là, la terre les nourrit encore ! »

Les lois de Marx n'interdisent pas aux plantes, au printemps de tout recréer... Elles ne les privent pas du suc vital qui les fait vivre...

Mariya retourne chez elle. Korniy avance à sa rencontre une hache ensanglantée à la main.

— N'aie pas peur, Mariya ! Je viens de tuer le cheval. La pauvre bête était bien maigre. Mais il faut manger... Tu as vu la petite ?

Oui, elle respire encore, mais d'une façon si bizarre...

* * *

Les gens fouillent le sol.

— Qui sait ? On peut trouver une pomme de terre...

Il arrive, effectivement, qu'on en déterre une. Si elle est pourrie, on la rejette avec un juron. Si elle est bonne, tout le monde la réclame. On se bat, on se tue parfois pour une misérable pomme de terre.

Korniy prend à nouveau sa hache. Il l'a soigneusement aiguisée. Le ciel est pur, criblé d'étoiles. On entend le tapage qui se fait chez Maxime.

Le vieux fermier siffle son chien qui vient lui lécher la main, cette main qui tient la hache... Korniy flatte la grosse tête de Sirko et, subitement, il a pitié. Il pose la hache sur l'herbe et s'assied près du chien qui se pelotonne contre lui.

Korniy reste là longtemps, caressant inconsciemment la bête fidèle, écoutant inconsciemment le vacarme de chez Maxime, regardant inconsciemment la Voie Lactée qui relie par un ruban de clarté le ciel à la terre...

— Voilà, mon pauvre chien ! murmura le vieux paysan. Quand je t'ai trouvé, tu n'étais qu'un tout petit toutou... Depuis, les enfants ont joué avec toi... Tu as gardé la propriété... Tu as été un bon compagnon, un bon serviteur, ne

demandant presque rien... Et tu as vu ce que je voulais faire de toi !... Mais non, tu n'a pas compris... Sirko ! Va-t-en, mon chien, que je ne sois plus jamais tenté de faire cela !...

Et il se leva, ramassa sa hache, s'en retourna chez lui suivi de Sirko, humble ami, gueule désormais inutile.

* * *

Le lendemain, Korniy sortit à la pointe du jour. Il traversa le village, contourna le vieux moulin du monastère et se dirigea vers la forêt. Il longea l'ancienne ferme de Martin. La chaumière est en ruine, le jardin dévasté. Korniy s'arrête près du puits où il a embrassé Mariya pour la première fois... Que d'années et quelles années ! ont passé. Mais il lui semble ce matin que c'était hier qu'il avait tenu ici la fraîche Mariya à demi-pâmée sous ses lèvres. En cette lande qui s'étire sauvagement au soleil, il reconnaît les champs qu'il labourait, les prés qu'il fauchait. Le bosquet se dresse encore au delà de la dernière haie. Le fermier songe à sa femme, à sa fille, à sa petite-fille qui toutes ont faim.

Il atteint péniblement la forêt, regarde les oiseaux, les plantes, arrache des bourgeons aux branches, de l'écorce aux troncs des bouleaux, en quête de quelque chose, — n'importe quoi —, à manger, pour elles, pour lui aussi. A travers la futaie, il gagne l'orée opposée du bois. Là, il aperçoit un lièvre sur la neige. Il se croit l'objet d'une hallucination... Il se baisse. Le lièvre est bien là, crevé.

« Pourri... » pense Korniy.

Mais non ! le gibier est encore tout frais. L'homme se sent devenir fou de joie. Il inspecte autour de lui si personne ne le voit. Il imagine l'exultation de Mariya quand il lui dira :

— Tiens, Mariya, regarde...

Il soupèse l'animal, l'examine en tous sens. La faim le tenaille. Il n'a rien absorbé depuis hier. Il voudrait rapporter le lièvre intact ; mais il se sent défaillir. Il n'aura jamais la force de marcher jusqu'à son logis sans avoir avalé quelque chose. Il tente néanmoins un effort ; ses jambes fléchissent. Alors, il pose un genou à terre, tire son couteau, entaille la peau de la bête, découpe un morceau de chair et s'assied pour le dévorer. A peine repu, il se relève, se remet laborieusement en marche.

Près du moulin, il est pris de tiraillements d'estomac tels qu'il est obligé de s'arrêter. Des nausées, des frissons, un vertige le saisissent. Il lui fallut des heures pour regagner son habitacle.



Le soir, en se réveillant, il aperçut Mariya debout au pied du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea-t-il encore à demi somnolent.

— Je viens de chez Nadija. Quand je suis entrée, elle n'a pas répondu à mon appel. Elle était pourtant là. Tout à coup, elle s'est mise à rire, d'un rire effrayant ! Je lui ai parlé de la petite. Elle n'a pas eu l'air de comprendre. Puis elle m'a dit, en riant toujours : « Elle est morte ».

Korniy sursaute :

— Morte ?

La grand-mère continue :

— Tu sais, je lui avais porté la moitié de cette galette. Il y avait du bois ¹... L'enfant a eu des coliques épouvantables.

Mariya baisse la voix :

— Nadija l'a étranglée. La petite souffrait trop ; sa mère est devenue folle, elle l'a tuée. Maintenant, elle ne cesse pas de rire et de jurer.

Korniy est terrifié. Il lui semble vivre en plein cauchemar. Sa femme vient s'étendre à son tour tandis que lui se lève et sort.

Il rentra tard dans la nuit. Mariya l'appela.

— C'est toi, Korniy ?

— Oui.

— Tu y es allé ?

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a défendu qu'on y retourne ; mais ça ne fait rien.

Dors, Mariya !

Le paysan s'empare de sa hache et repartit.

Dehors, c'est l'obscurité et le silence parfaits. Le chien approche. Le maître le chasse d'un geste, puis il se rend tout droit chez Maxime. Il se sent fort, calme, dispos.

1. Pour économiser la farine, on y mêlait l'écorce de bouleau concassé.

Il frappe plusieurs fois à la porte. Finalement, il entend la voix de la servante :

— Qui est là ?

— C'est moi, Korniy Perepoutko. Mon fils est à la maison ?

— Il dort.

— J'ai à lui parler. Ouvre !

La domestique tire la porte et le vieux se dirige aussitôt vers la chambre, vers le lit.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Maxime.

Mais le père ne répond pas. Il abat sa hache. Un hurlement déchire la nuit. La hache s'élève et s'abat à nouveau. Des gémissements rauques s'échappent maintenant du lit blanc qu'on distingue à peine. Korniy fauche encore. Il fauche comme un maraud sacc des orties, jusqu'à ce que sa main se fatigue. Alors il regarde. Puis il s'en va retrouver Mariya.

— Où étais-tu ? questionne la femme.

— A côté. Dors, Mariya.

Il pose sa main sur elle, éprouve qu'elle a froid. Il va chercher la vieille pelisse et l'étend sur la vieille femme.

— As-tu chaud, Mariya ? Dors. C'est la fin... On a vécu tant d'années ensemble !... Et voilà, c'est fini.

Il demande encore :

— Veux-tu un peu de lièvre ?

— Non, je n'ai pas faim. Ce sera pour demain.

Korniy marcha jusqu'à la porte, revint près de Mariya.

— Si tu vas demain chez Nadija, dis-lui que je la bénis.

— Tu vas loin, Korniy ?

— Je ne sais pas. Peut-être au-devant de nos fils.

Sa voix, ses jambes tremblent. Il sort et referme lentement la porte derrière lui.

Dans la cour, Sirko semble l'attendre.

— Viens, mon chien ! viens ! On partira ensemble, on tombera, on crèvera ensemble.



Au réveil, Mariya fut stupéfaite de ne pas voir Korniy. Elle le chercha, l'appela. Personne.

Bientôt arrivèrent des gens qu'elle ne connaissait pas, des Rouges, revolver au poing. Eux aussi cherchaient Korniy. Ils ne trouvèrent que la hache, brune de sang coagulé, et ils repartirent en sacrant.

Alors, Mariya comprit. Elle s'assit dans son lit, regarda longtemps devant elle, fixement. Puis elle voulut se lever, se traîner jusqu'à la cour. Là, elle tomba. Stepan qui avait appris le drame arrivait à ce moment. Il releva la femme et l'aida à rentrer chez elle.

— Appuie-toi sur moi, Mariya.

Il la soutint jusqu'à son lit, la fit se recoucher.

Le soleil éclairait le lit, Stepan, Mariya.

— C'est notre fin, murmura le boiteux.

Puis soudain :

— Mariya ! confesse-moi.

— Te confesser, Stepan ?

— Oui... Et surtout, pardonne-moi. Je t'ai fait beaucoup de mal au temps de notre jeunesse... Ah ! que la vie est

courte ! Un, deux, trois, et c'est fini !... Pardonne-moi, Mariya.

— Que Dieu te pardonne, Stepan ! Moi, je n'ai rien à pardonner. Je voudrais seulement te demander d'aller jusque chez Nadija. Elle meurt de faim. Mais où trouver du pain ?

— Et Korniy ? Il n'est pas rentré ?

— Tant d'autres ne sont pas rentrés ! Ni Demko, ni Lavrine, ni lui non plus !...

Stepan se tait. Il admire ce soleil qui, en descendant, envahit toute la pièce.

Enfin, il parle à nouveau.

— Te rappelles-tu, Mariya, cette nuit de Pâques, quand tu es retournée vers ta maison et que tout était déjà brûlé ? Comme tu as dû pleurer devant tout ce travail de tes mains qui s'en allait en fumée vers le ciel. Tu te rappelles ?... C'est moi, Mariya, qui avais mis le feu... Moi... Je t'aimais...

La vieille femme lui prend la main et la serre doucement.

— Tais-toi, Stepan. Je sais.

* *

Le lendemain, Stepan ne parut pas. Le surlendemain non plus. Mais il avait obéi au vœu de Mariya. Il avait trouvé Nadija déjà froide et tout enflée dans un coin, l'enfant étouffée entre les bras. Un mince cordon accroché à un clou lui serrait la gorge.

Mariya n'a plus personne auprès d'elle. Tous sont partis.

Seul le soleil lui est resté fidèle. Il assiste Mariya au dernier instant de sa vie, caresse longuement son front jeune et ridé. Elle ouvre ses grands yeux, sourit à cet hôte merveilleux. La brise passe à travers les arbres, fait tomber quelques fleurs d'un cerisier. Le soleil couronne un moment la montagne lointaine, puis il s'éteint avec Mariya qui lui garde encore son sourire.

FIN

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE

MARIYA

ROMAN DE OULAS SAMTCHOUK
POUR LA PREMIÈRE FOIS
PUBLIÉ EN FRANÇAIS

CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN CRÈME
DES PAPETERIES DU MARAIS
NUMÉROTÉS 1 A 100

ET

TROIS MILLE EXEMPLAIRES SUR ALFA
DES PAPETERIES CELLUNAF

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 JUILLET 1955

PAR F. PAILLART
ABBEVILLE

N° d'édition : 182

N° d'impr. : 5.377

Dépôt légal : 3^e trimestre 1955

COMMERCIAL COPY CENTER INC.
363 Windermere Ave. (at Bloor), Toronto M6S 3L2
Telephone 762-7204